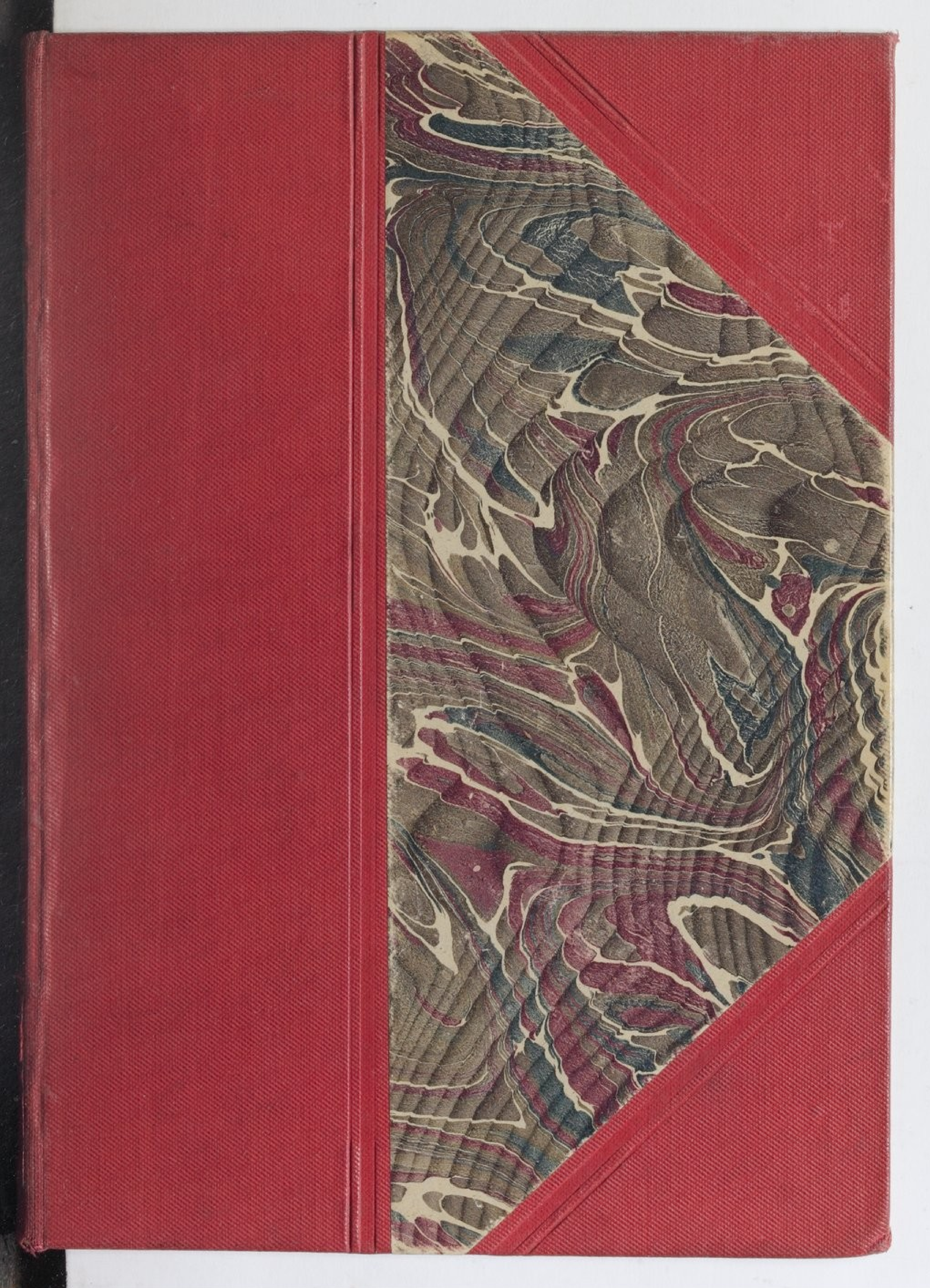
L'Héritage de Thérèse, par Mme C. Barbier



INSTITUTION DE BARRAL

DIRIGÉE PAR MME PESET

13 & 15, AVENUE DU MAINE, 13 & 15

4e Classe

1re Division

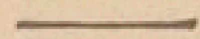
1r Prix de Couture

Mlle Edmée Dupouy

Ce 24 juillet 1900

M Peset

L'HÉRITAGE DE THÉRÈSE



GRAND IN-16



Tu feras d'abord bouillir ton eau dans la marmite.
(P. 33.)

L'HÉRITAGE

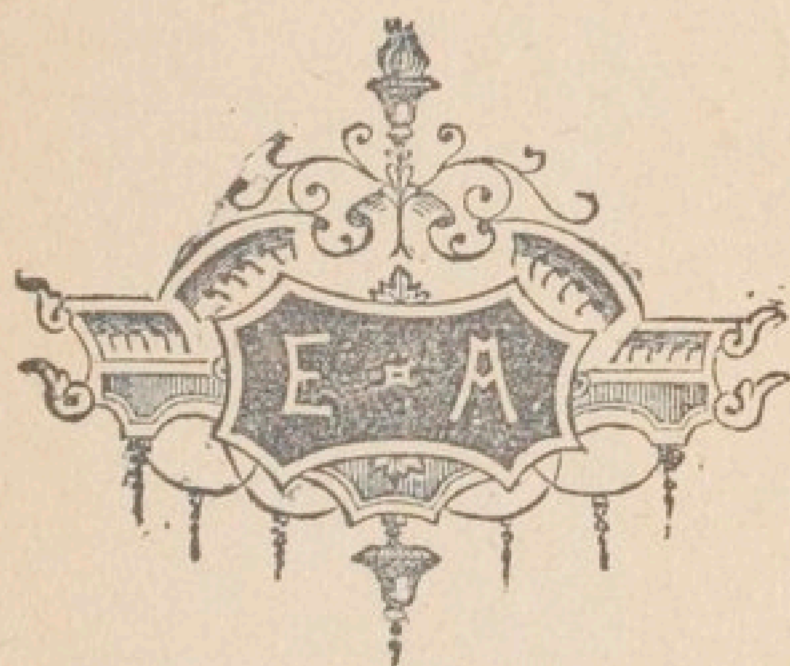
DE

THÉRÈSE

PAR

Mme C. BARBIER

Six gravures hors texte



LIMOGES
EUGÈNE ARDANT ET Cie
ÉDITEURS



Ex. 1

L'HÉRITAGE
DE THÉRÈSE

I

L'histoire que nous allons raconter a eu pour théâtre une de ces charmantes localités de la banlieue de Paris, qui, depuis une quarantaine d'années, ont subi tant de transformations.

Lorsque, à l'époque où se passe notre récit, on sortait de Paris par la barrière d'Enfer, on avait accès, après avoir traversé le Petit-Montrouge, à une route bien pavée et bien plantée d'arbres qui conduisait, après une heure de marche, à un petit village portant un nom glorieux



dans les fastes de notre histoire, *Châtillon*.

Mais Châtillon, avec ses jolies maisons bourgeoises et ses carrières de moellon et de plâtre, n'est pas le but que nous nous sommes proposé : marchons encore, donc, abandonnant la grande route pour prendre à gauche la rue de la Fontaine, qui aboutit sur la place de l'Eglise, et qui se continue en belle allée couverte jusqu'à un autre village cent fois plus joli que Châtillon lui-même n'est joli, plus riant, plus pittoresque : Fontenay-aux-Roses.

Fontenay est tout rose de roses, comme le dit son joli nom, et tout rouge de fraises...

Mais tout le monde connaît Fontenay.

A l'entrée de Fontenay, deux routes encore : l'une, la grande rue du village; l'autre, une voie qu'on nomme le Chemin-Creux, voie des deux côtés de laquelle croissent en talus des buissons de troëne, d'églantier et de chèvre-feuille, et qui va

tout droit, de niveau bientôt avec des champs immenses de roses et de fraises, à la Fosse-Bazin, la merveille de Fontenay-aux-Roses.

Nous vous dirions sur la Fosse-Bazin les choses les plus bizarres et les légendes les plus étranges, mais nous ne vous conduirons pas jusque-là ; nous prendrons à peu de distance du joli bourg un petit sentier sur la droite, et nous arriverons après quelque cent pas au but de notre pèlerinage.

S'élève devant nous, au milieu d'un bouquet de châtaigniers, et sur les bords d'un ruisseau murmurant, une petite maisonnette aux volets verts, au toit de tuile, aux murs blanchis à la chaux, et presque entièrement couverte de roses rouges et blanches.

Etendons-nous sans façon à l'ombre du châtaignier qui protége sous ses larges branches toute la maisonnette, et causons.

II

Et, d'abord, le nom de la gentille maisonnette aux volets verts, au toit de tuile, aux murs blanchis à la chaux et aux buissons de roses rouges et blanches; car, ici, tout chalet, tout cottage, toute hutte a son nom :

La Joliette, nom primitif; on en a fait, par corruption, *la Jolinette.*

La Jolinette : n'est-ce pas naïf et gracieux?

Et vous croyez que la Jolinette, toute fraîche, toute blanche, toute proprette, telle qu'elle vous apparaît, s'élevant, timide et pourtant si brillante à l'ombre de son châtaignier, et se mirant dans son ruisseau, est sortie hier de la main de ses ouvriers?

Non, non; plus d'un siècle a passé.

Plus d'un siècle... Mais ses propriétaires l'ont aimée comme un père aime une fille

chérie et ont veillé à sa conservation comme une femme veille sur une perle précieuse ou un joyau de grand prix.

En un mot, l'histoire de la Jolinette :

Au commencement du siècle dernier, une pauvre hutte de boue et de chaume, de feuilles et de ramées, s'élevait à l'ombre de l'arbre protecteur. Y vivait un jeune couple heureux et content, Jacques Collet et Marie Lubin. Il arriva que la nièce de monsieur de Fontenay, Laure des Tournelles, marquise de Belmont, mourut au château, laissant un orphelin de deux mois à peine au moment où le bon Dieu bénissait Jacques et Marie en leur envoyant un autre Jacques Collet, un charmant petit garçon. Marie Lubin devint la nourrice du petit marquis. Plus tard, le petit marquis se ressouvint avec amour de la pauvre hutte qui avait vu son berceau, en demanda la propriété à monsieur de Fontenay, et remplaça la cabane qui s'en allait en ruines

par une petite maisonnette de pierre. Il la fit si jolie, si jolie que tout le monde la désigna immédiatement sous le nom de *la Joliette.*

On accourut bientôt pour voir la Joliette de dix lieues à la ronde et plus... paysans, paysannes, brillants seigneurs et nobles dames : c'était au temps où Marie-Antoinette se faisant bergère dans les jardins de Trianon, mettait les goûts champêtres à la mode.

D'abord le marquis de Belmont établit à la Joliette ses parents nourriciers, Jacques Collet et Marie Lubin; puis il leur donna une petite ferme dans les environs et garda pour lui-même le charmant cottage. C'était là qu'il venait chaque dimanche déposer le fardeau du luxe et des grandeurs, et instruire ses enfants.

Le temps, qui détruit tout, ne toucha point pourtant à la Jolinette, que protégeait son châtaignier et que gardait son ruisseau;

mais il emporta son propriétaire. Les fils du marquis de Belmont continuèrent chaque dimanche leur pèlerinage à la maisonnette, le berceau de leur père. Mais bientôt vinrent de mauvais jours, 1789... et la Jolinette n'eut plus de propriétaire.

Entendons-nous :

Les marquis de Belmont furent entraînés, avec tant d'autres, par le torrent révolutionnaire, et périrent sur l'échafaud ; mais ils laissèrent, par testement, leurs biens et leurs titres à un arrière petit-cousin, Robert de Jurand, comte de la Meslaie, le dernier de leur famille.

Au moment de la plus grande fureur populaire contre les seigneurs et les nobles, le château de Fontenay avait été saccagé, celui de Belmont, qui s'élevait non loin de là, avait été ruiné de fond en comble; mais on n'avait point touché à la Jolinette : le peuple avait fait preuve de puissance en abattant des remparts et en renversant des

forteresses ; c'eût été abus de force que de détruire un cottage gardé par des buissons de roses.

La Jolinette, bijou chéri d'un grand, d'un *aristocrate* comme l'on disait alors, sortit donc toute belle encore de la tourmente révolutionnaire; mais elle parut avoir changé de maître, car, dès que les plus mauvais jours eurent passé, ses volets verts se rouvrirent au grand étonnement de tous, ses murs un peu noircis se reblanchirent sous une nouvelle lessive de chaux, et vint s'y établir, en qualité de propriétaire, un domestique du dernier marquis de Belmont.

Comment et pourquoi? C'était ce que nul ne savait, ne pouvait comprendre.

Si ce Claude Lambriquet, ce nouveau propriétaire, eût été l'un de ces vieux serviteurs qui sont comme les représentants de la famille quand la famille a disparu! Mais c'était un homme d'hier... Avait-il

donné des preuves de dévouement ou de fidélité? Non; il avait fui loin de son maître dès que son maître avait été inquiété. On disait même tout bas qu'il avait comploté, qu'il avait trahi... N'importe, la Jolinette n'avait point été ruinée avec le château de Belmont, confisquée avec celui de Fontenay, et Claude Lambriquet, l'ancien valet de chambre du marquis, s'en disait héritier.

A la Restauration, Robert de Jurand vint, le testament en main, pour expulser l'intrus. L'intrus montra l'acte de donation de la hutte par monsieur de Fontenay au vieux marquis de Belmont, fils de Laure des Tournelles, et un acte de vente de la main du dernier marquis de Belmont, vente par ce dernier marquis de Belmont à Claude Lambriquet.

Il n'y avait plus à réclamer, et Robert de Jurand ne réclama plus; il était riche et parent éloigné des Belmont ; il attachait

peu de prix à la Jolinette et aux souvenirs qu'elle rappelait.

Claude Lambriquet resta donc paisible possesseur de sa gentille et modeste propriété, et dès qu'il eut produit des titres en bonne et due forme, les mauvaises rumeurs qui avaient couru sur son compte cessèrent entièrement.

C'était un homme grave, sombre, taciturne, que ce Claude Lambriquet. Il vivait retiré au fond de la Jolinette et on ne le voyait guère au village; jamais au cabaret, jamais dans les assemblées, jamais dans les fêtes, et encore bien moins à l'église. Il semblait comme un être à part, isolé pour quelque cause peut-être du reste de la société, ou, peut-être encore, haïssant la société. Pourtant il se maria sur le retour de l'âge, non avec une fille du pays, mais avec une parente éloignée, une charmante enfant qui vécut tristement sans jamais sortir non plus de la maisonnette, et qui

mourut en laissant un orphelin de deux ans, Pierre Lambriquet.

Claude éleva son enfant avec soin, l'envoya à l'école, le fit — chose étonnante puisqu'il ne mettait jamais lui-même les pieds à l'église, — enfant de chœur, et, après sa première communion, le forma aux travaux des champs. Un grand champ entourait de toutes parts la Jolinette, dont il dépendait, et le produit de ce champ faisait et au-delà vivre son propriétaire.

Claude et Pierre étaient, relativement, *des richards,* comme l'on disait au pays, de *mauvais richards*, comme l'on disait encore, car ils ne donnaient jamais une obole aux pauvres. Le petit avait de bonnes dispositions, ajoutait-on tout bas, mais le méchant vieux a étouffé dans son cœur tous les germes de sensibilité et de vertu.

Cependant Pierre n'avait point l'humeur grave de Claude, bien au contraire; jamais on n'avait vu gaîté si franche et si bruyan-

te. Il avait fait des compagnons de plaisir de ses anciens amis d'école, et il menait joyeuse vie.

Plus le jeune homme était gai, plus le vieillard semblait morose : jamais un sourire n'épanouissait ce visage sévère, jamais le bonheur ni la joie n'illuminait pour un instant son regard.

Mais ce fut bien pis encore quand Pierre, ayant atteint sa vingt-cinquième année, manifesta le désir de se marier. Longtemps Claude combattit ce projet; à la fin il céda, et une fille du pays, pieuse, douce et bonne, vint habiter la Jolinette.

Peu après, Claude Lambriquet, chargé de tristesse et d'années, mourut entre les bras de son fils.

On dit qu'en mourant il eut un sourire, un sourire d'espérance et de bonheur, après un long entretien avec Pierre, et un entretien plus long encore avec le digne curé du village...

Et la Jolinette, pendant la longue vie de Claude Lambriquet, n'avait point changé d'aspect; chaque année, elle était devenue plus blanche sous une autre lessive de chaux, et les buissons qui la couvraient avaient produit de plus belles roses.

III

Tous ceux ou presque tous ceux qui racontent, commencent leur récit par le commencement; quelques-uns ont tenté de commencer par la fin; nous essayerons, pour faire diversion, de commencer par le milieu.

C'était jour de dimanche.

L'*Angelus* avait sonné; tous étaient revenus de l'église.

Les habitants de la Jolinette comme les autres,

Les vêpres finissaient à sept heures en

été. A sept heures sonnait l'*Angelus*, et, après l'*Angelus*, c'était le souper.

Les habitants de la Jolinette étaient donc à table pour le souper, puisque les vêpres étaient finies et que l'*Angelus* avait sonné.

La table était dressée sous le grand châtaignier que nous avons dit, une table couverte d'une nappe bien blanche; et le souper se composait de fraises à la crême et de pain bis.

Mais quels étaient alors les habitants de la Jolinette?

Un homme d'une cinquantaine d'années, une jeune fille de quinze ans, un enfant de sept ans.

Le père, car l'on devine aisément que cet homme est le père de la jeune fille et de l'enfant, le père a nom Pierre Lambriquet : c'est notre Pierre, notre joyeux Pierre, le fils de Claude.

Mais Pierre a-t-il donc hérité de la taciturnité de son père?

Peut-être la taciturnité se transmet-elle de père en fils dans la famille des Lambriquet...

Le front de Pierre est sombre et grave. Il ajoute parfois un mot aux récits de sa fille, il donne parfois un sourire aux saillies aimables et naïves du petit garçon, mais ce mot est triste, mais ce sourire a quelque chose de plus triste encore.

Et cependant ce mot et ce sourire sont, sans doute, choses extraordinaires, car la jeune fille s'écrie tout-à-coup :

— Oh! père, père, que vous êtes bon d'écouter ainsi ce que je raconte au petit frère, et de sourire aux gentilles réflexions de Guillaume. En vérité, père, vous me rendez bien heureuse aujourd'hui. Jamais je ne vous avais vu si gai.

— Je suis gai parce que tu es une bonne fille, Thérèse, et que j'espère que Guillaume marchera sur tes traces.

— Etre sage comme la sœur! murmura

à son tour le petit garçon d'un ton tout-à-fait comique ; ce doit être si difficile d'être sage, et si ennuyeux surtout !

— Tu te trompes, mon enfant, dit le père ; le bien est facile, et il nous rend heureux.

Et il ajouta après une légère pause :

— On a beau faire et on aura beau faire, on ne trouvera jamais le bonheur qu'en accomplissant son devoir !

— Mais, père, vous n'êtes point heureux, puisque vous êtes toujours triste.

— Oh ! frère...

— J'ai des peines, Guillaume ; mais je le dis devant Dieu et devant les hommes : Je suis heureux !

Il y avait une telle force d'expression dans la manière dont le brave homme avait prononcé cette parole « Je suis heureux, » que la jeune fille et l'enfant se jetèrent à la fois dans les bras de Pierre.

La jeune fille pouvait dire aussi en toute

sincérité : J'ai des peines, et pourtant je suis heureuse.... L'enfant ignorait encore le bonheur, ou plutôt il jouissait, sans en apprécier le prix, de ce bonheur des jeunes ans, de ce bonheur si vrai, si pur que donne l'innocence.

Mais continuons à dépeindre les habitants de la Jolinette; nous n'avons parlé encore que de Pierre Lambriquet.

Thérèse est une grande et belle jeune fille, et il y a quelque chose de plus parfait en elle que la beauté, c'est la vertu.

Son histoire est simple. Nous vous la dirons tout au long. C'est une touchante et sainte histoire.

Guillaume est vif, turbulent, impétueux.

— C'est un petit diable ! dit quelquefois Thérèse en passant les doigts dans la blonde chevelure de l'enfant et en souriant avec amour, comme sourit une mère.

Thérèse est la véritable mère du petit frère.

IV

Pourquoi, une fois encore, les nuages qui assombrissaient le front du vieux Claude se retrouvent-ils sur celui de Pierre? Est-ce parce qu'une place est vide désormais à la table de famille?

Ils étaient quatre, en effet, jadis à la Jolinette : Pierre Lambriquet, Geneviève Collinot, Thérèse et le petit Guillaume.

Mais ils n'avaient été quatre que pour bien peu de temps, hélas! Geneviève n'avait pas vu le premier sourire du petit garçon.

Elle était morte en bénissant le nouveau-né, et en disant à la bonne Thérèse, qui n'avait alors que huit ans à peine :

— Je te donne ton petit frère, ma fille... Sois une mère pour l'orphelin.

Et Thérèse avait promis, avait juré, et elle était véritablement mère.

Mais la tristesse de Pierre Lambriquet n'avait point été causée par la mort de Geneviève, puisque Pierre Lambriquet était triste dès avant son veuvage.

Si nous interrogeons Thérèse, elle nous dira :

J'étais bien petite fille, mais je me rappelle que pauvre chère maman répétait sans cesse : Voyez un peu comme mon homme a l'air triste, comme il est sombre et taciturne. On dirait vraiment que nous avons les plus grands chagrins du monde, et pourtant nous sommes bien les enfants gâtés de la Providence : que nous manque-t-il? nous avons la santé, un bel héritage, une fille qui sera bonne comme mon Pierre, et l'espérance... C'est pourtant depuis la mort du vieux Claude qu'il est comme cela boudeur, mon pauvre homme ! Il faut bien cependant se faire une raison, on ne peut

pas durer toujours, et le bon vieux avait bien fait son temps, puisqu'il avait quatre-vingt-quatre ans, sept mois et dix-huit jours. Ah bien! s'il est comme cela pour le père, que sera-t-il donc quand je m'en irai? car quelque chose me dit au cœur que je partirai la première... Et que serait-il, si la fille... Mon Dieu! s'il lui fallait voir mourir son enfant...

Geneviève était morte, et bien des gens qui avaient entendu ces paroles, et qui avaient fait sur l'*homme* de Geneviève les mêmes réflexions que la bonne femme, avaient tremblé pour Pierre; mais Pierre, au grand étonnement de tous, avait, après quelques jours de véritable désespoir, murmuré en pleurs à deux genoux sur la tombe de la compagne tant aimée :

« La Providence a permis qu'elle partît la première; elle est si grande et si bonne, la Providence du bon Dieu! Oh! oui, on a

beau dire, tout ce que Dieu fait est bien fait ! »

Après cette parole, tout désespoir avait disparu, nous dirions presque tout chagrin, et Pierre avait repris avec plus d'ardeur la culture de l'héritage : il avait deux enfants...

Mais chose qui surprit tous les habitants du village plus encore que la résignation de Pierre, après le coup affreux qui l'avait frappé, ce fut la vente du champ qui dépendait de la Jolinette.

Le champ le faisait pourtant vivre, dit-on de toutes parts, car au village on s'occupe plus volontiers des affaires d'autrui que de ses propres affaires; et puis, dans le champ, c'était l'héritage de ses enfants. C'est pas bien, tout de même. Il n'avait osé faire un tel coup du vivant de cette pauvre Geneviève; maintenant qu'elle n'est plus... Toucher à l'héritage de ses enfants! Le bon Dieu ne le bénira pas... Mais pourquoi? La

paresse peut-être... nous nous étions bien laissé dire qu'il avait un brin les côtes en long... Il a peur de l'ouvrage... Et maintenant qu'il n'aura plus que son petit coin de clos, comment passera-t-il ses journées? Couché au soleil sans doute et bâillant aux corneilles...

Mais Pierre ne passa pas ses journées couché au soleil et bâillant aux corneilles... On apprit bientôt qu'il s'était engagé comme ouvrier chez un maître carrier.

Pierre Lambriquet, le fils de l'orgueilleux Claude, carrier! le pire des métiers, le plus dur des ouvrages, le plus pénible des travaux, le dernier, le dernier des états!...

Il est à demi ruiné, dit-on dans le village; c'est pour cela qu'il disait sur la tombe qu'heureusement Geneviève était morte la première. Pauvre Geneviève! si elle avait vu une telle chose... C'est décidément bien vrai, tout ce que le bon Dieu fait est bien fait!

V

Quand Pierre Lambriquet prit de l'ouvrage à la carrière, il mit le petit en nourrice, le pauvre petit qui ne comptait encore que trois mois.

Thérèse resta à la maison.

—Ecoute, Thérèse, dit le père, en baisant tendrement l'enfant au front, écoute, il faut maintenant que tu sois raisonnable et sage. Je sais bien qu'à huit ans beaucoup n'ont encore que le jeu en tête; mais, quand il faut, il faut... et il faut, ma pauvre enfant. Si ton père pouvait acheter ton bonheur au prix de tout son sang, il le ferait, ma fille; mais le Seigneur n'écoute point de tels vœux. Thérèse, il faut donc... Tu seras la ménagère; je ne suis pas riche, mon enfant, et cela coûterait si je prenais une gouvernante, même quand ce ne serait que la vieille Madelon.

Les yeux de la petite brillèrent de joie. Pour le premier instant depuis le grand mois qu'elle était orpheline, la pauvrette! elle ne pleura point sa mère : c'était un tel bonheur, un bonheur si grand, si grand, que la pensée de gouverner le petit ménage!

— Et j'aurai de l'argent, père? demanda Thérèse en levant de grands yeux inquiets sur le sombre visage de Pierre.

— Oui, fille, tout comme ma pauvre Geneviève.

— Et j'irai aux provisions?

— Et je ferai la soupe, père?

— La soupe que je voudrai, père?

Le père répondit par un sourire à chaque nouvelle question.

— La soupe que j'aimerai?

— Ou plutôt la soupe que vous aimerez, père, reprit la petite en rougissant, car je me souviens bien que mère ne faisait jamais ce qu'elle aimait, mais bien ce que vous aimiez. Et quelquefois je lui disais :



Les habitants de la Jolinette étaient à table. (P. 18.)

Mère, ne mettez pas de persil dans la soupe, puisque vous ne l'aimez pas; et mère répondait : Fille, le père l'aime; et elle mettait du persil, beaucoup de persil...

Pierre soupira douloureusement, et murmura tout bas :

— Geneviève! pauvre Geneviève! elle méritait plus de bonheur, mais le bon Dieu sait bien que j'ai fait tout ce que j'ai pu

— Et, n'est-ce pas, père, dit encore la gentille Thérèse, que je serai la maîtresse, tout-à-fait la maîtresse, puisque vous m'avez dit que vous feriez toujours comme hier, et que vous iriez travailler chez le carrier Grésenleux, de cinq heures du matin à sept heures du soir.

— Et tu es contente, Thérèse?

L'enfant garda un instant le silence; il était évident qu'elle cherchait une réponse qui n'affligeât pas son père, et qui pourtant ne blessât point la vérité.

— Et tu es contente, Thérèse? répéta Pierre.

— Oh! père, je suis contente d'être la maîtresse à la Jolinette, parce que cela montre que vous avez confiance en moi, et qu'une fille est toujours bien contente d'avoir la confiance de son père; mais je suis fâchée, bien fâchée de vous voir tant travailler; car, c'est pour nous, père, je le sais bien que c'est pour nous; pauvre chère maman me l'a tant de fois répété : Thérèse, qu'elle me disait, sois bien reconnaissante de tout ce que fait ton père, car tout ce que fait ton père, c'est pour toi. Aussi, père, je sais bien que si vous allez maintenant travailler avec les carriers, c'est pour moi et pour le frère.

— Pauvre Geneviève! répéta encore Pierre; bonne Geneviève!

Et il soupira bien des fois.

Il se fit un silence qui pesa bientôt à la petite fille.

— Oh! je saurai bien tenir le ménage, allez, père, reprit-elle avec son gentil sourire. J'apprendrai à tout faire, à tout faire bien comme maman; car maman faisait bien toutes choses.

— Oui, Thérèse, oui; fais comme faisait ta mère.

Ce fut tout ce que put dire le brave homme.

Il ajouta cependant, après une longue pause :

— Quel guide plus sûr que la main d'une mère!... Hélas! pauvre enfant, il te faudra, toi, marcher seule dans la vie; mais la Providence du bon Dieu est si bonne et si grande, qu'elle permettra que l'âme de ma Geneviève inspire ma Thérèse...

Un bon baiser de l'enfant répondit à cette prière; et Pierre Lambriquet laissa tomber une larme de joie sur le front de l'orpheline, car le baiser semblait dire de la

part de Dieu : Aie confiance... je reçois ta prière...

VI

Tout alla bien : l'âme de Geneviève inspira Thérèse.

La petite n'avait qu'une pensée, sa mère; qu'un désir, rendre son père heureux.

Béni l'enfant, bénie la jeune fille qu'une telle pensée, qu'un tel désir animent!

Comment faisait maman? se demandait l'orpheline, avant de commencer ses actions les plus simples, et même les plus petites.

Et elle inclinait sa pauvre tête dans ses petites mains, et cherchait à rassembler, à *ramasser,* comme elle disait, ses souvenirs.

Quand elle se souvenait, elle se mettait courageusement à l'œuvre, quelque peine que dût lui coûter son travail.

Quelquefois la mémoire lui manquait...

Beaucoup eussent entrepris à sa place, heureuses et fières de faire acte de complète indépendance, mais elle :

— Je suis si stupide, disait-elle, que je pourrais me tromper. Pourquoi n'aller pas consulter la voisine, la vieille mère Jappon ?

Elle allait consulter la mère Jappon.

La mère Jappon était, au premier abord, morose et grondeuse.

— Comme c'est élevé, ces enfants de richards ! grommelait-elle entre ses dents. Cela ne sait rien faire à huit ans, pas même une omelette ou une soupe à l'oignon. Oh ! de mon temps, de mon temps... Mais quand je vous dis que le monde s'en va dégénérant...

— Eh bien ! ma fille, donc, reprenait-elle, quand la mauvaise humeur était passée, pour faire un bon pot-au-feu, tu feras d'abord bouillir ton eau dans la marmite, tu y

mettras ton bœuf après l'avoir bien attaché, bien ficelé, je veux dire dans tous les sens, afin qu'il ne se défasse pas; tu mettras ensuite des poireaux, des navets, des carottes, un peu de caramel pour lui donner de la couleur; tu écumeras avec grand soin quand il bouillira, et tu prendras garde qu'il bouille toujours, à petit bouillon, s'entend, car s'il bouillait à gros bouillon, ton pot tarirait, ma fille.

— Et c'est là tout, mère Jappon?

— C'est là tout, mon enfant.

Un jour, Thérèse ramassa dans l'enclos une grande quantité de pommes que le vent avait fait tomber. Elle se souvint que sa mère avait dit bien des fois qu'il ne fallait rien laisser perdre : mais comment cuire les pommes pour les conserver?

Elle alla trouver mère Jappon.

Mère Jappon, c'était sa Providence.

— Si ce n'est pas à faire pitié! murmura la bonne femme en haussant les épaules,

comme elle avait coutume quand l'enfant venait la consulter; comme tu es *empruntée*, Thérèse, comme tu es empruntée; n'as-tu pas honte?

Thérèse avait honte, la pauvre petite; elle s'imaginait qu'à huit ans elle devait tout savoir; mais elle préférait essuyer les reproches de la mère Jappon, et s'instruire.

— Donc, ma fille, tu laveras tes pommes avec soin; tu en ôteras les pepins et tout ce qui ne serait pas positivement bon; tu les couperas par morceaux, et tu les feras bouillir à petit feu jusqu'à ce qu'elles se défassent en marmelade. Alors tu mettras ton sucre, du sucre brut, ma fille, et environ une demi-livre de sucre par livre de pommes, et tu feras bouillir encore. Quand ce sera froid, cela fera un excellent *manger* que tu garderas pour dessert, les jours de fête. Et ne t'en va pas, petite gourmande, en prendre tous les jours pour ton déjeuner; car à des ménagères comme

toi, je ne m'y fierais pas, je t'en réponds. Tu comprends, ma fille, que si tu mangeais tous les jours des pommes au sucre, le jeu n'en vaudrait pas la chandelle ; il vaudrait cent fois mieux laisser pourrir les pommes au jardin.

— Oh ! soyez tranquille, mère Jappon ; je garderai les pommes pour le père.

— Bien, ma fille ; mais, vois-tu, je ne m'y fie pas : les enfants d'aujourd'hui... C'était bon autrefois.

Thérèse ne répondit plus, et écouta en silence les boutades de la bonne femme. Sa mère lui avait enseigné qu'il ne faut pas contredire les vieillards, quelque chose qu'ils puissent dire : contredire les vieillards, même quand ils radotent, avait dit bien des fois Geneviève Collinot, c'est leur manquer de respect, et manquer de respect à ceux qui ont des cheveux blancs, c'est un crime.

Un matin, Thérèse arriva toute joyeuse

chez la mère Jappon; son père lui avait donné dix francs pour une robe neuve, en l'honneur de la fête du pays.

— Oh ! n'est-ce pas, mère Jappon, dit la petite en sautant de joie; car, en devenant ménagère, et par conséquent raisonnable et sage sous quelques rapports, Thérèse n'avait point fermé son petit cœur aux douces joies de l'enfance; n'est-ce pas, mère Jappon, dix francs pour une robe, c'est beaucoup trop?

Mère Jappon grommela; mais, cette fois, d'une façon si inintelligible, que l'orpheline ne comprit pas ce que voulait dire la bonne femme.

— Vous savez bien, mère Jappon, reprit l'enfant à tout hasard; vous savez bien Marguerite, la fille au père Nicole, elle a eu une robe rose et blanche pour quatre francs.

— Et de quelle couleur achèteras-tu ta robe, Thérèse?

— Noire et blanche, mère Jappon, puisque je suis en deuil.

— Bien, bien, ma fille. Il y a maintenant toute une grande année que tu es en noir, mais tu as raison, on ne secoue pas ainsi le deuil d'une mère. Ta mère était si bonne quelle mérite un deuil éternel, et ce deuil, tu le porteras dans ton cœur n'est-ce pas, Thérèse?

— Le deuil du cœur, c'est le regret et le souvenir, murmura la petite.

— Oui, ma fille, et, à vrai dire, les habits noirs ne signifient rien du tout, mais c'est l'usage. Si tu n'avais qu'une seule robe à mettre, je te dirais : Mets une robe rouge, Thérèse, plutôt que d'être toute sale et déloquée; mais puisque ton père t'a donné de l'argent pour une robe neuve, il vaut mieux avoir encore cette robe noire, mon enfant.

— Oui, mère Jappon.

— Et que feras-tu donc de l'argent qui

te restera si, comme Marguerite Nicole, tu ne payes ta robe que quatre francs?

— Si je pouvais avoir un tablier de soie, un col de tulle et des gants.

La bonne femme prit un air non morose et grondeur comme de coutume, mais tout-à-fait grave et sévère, un air que Thérèse ne lui avait jamais vu.

— Quand je le disais, Thérèse, que tu n'étais pas meilleure que les autres, dit-elle rudement, me trompais-je? On dit comme ça dans le village : Voyez donc cette petite Thérèse Lambriquet, n'est-ce pas une merveille! Elle n'a que neuf ans pour l'âge, mais pour la raison on lui en donnerait vingt ou trente. C'est si propre à la Jolinette! propre et coquet comme si Geneviève était encore là, quoi! Et Pierre, le pauvre homme, à le voir sans une tache, sans un trou, quand il part à son ouvrage, on penserait quasiment qu'il a encore la ménagère... Mais, moi, vois-tu, Thérèse,

je ne m'émerveillais pas, et je disais toujours : Si elle est active, courageuse, intelligente et propre, elle pèchera par quelque autre endroit, car personne n'est parfait en ce monde, et nous avons tous notre côté faible... Mais, je te le dis aujourd'hui, j'aimerais mieux te voir moins active, moins courageuse, moins intelligente, moins propre, et ne te point voir vaine. La vanité, c'est le pire des défauts pour une jeune fille. La fille vaine ne sera bientôt plus ni active, ni courageuse, ni propre, ni vertueuse. Tu ne comprends pas cela, Thérèse; mais, moi, je me comprends, je me comprends. Et, tiens, il me semble que je te dois une petite explication : Si tu te mets la coquetterie en tête, bientôt tu ne penseras plus qu'à ta toilette; et, alors, pour faire tes colifichets, tu oublieras tes devoirs, et tu planteras là ton ouvrage; au lieu de raccommoder chaque semaine les bas de ton père et tes bas, comme je te l'ai recom-

mandé ; tu feras quelque bonnichon pour le dimanche, ou quelque rosette, ou quelque pomponette, que sais-je, moi? ces petits riens que les jeunes filles aiment tant, parce qu'elles s'imaginent que toutes ces bêtises-là les rendent belles... Non, non, Thérèse, les nœuds de ruban, les dentelles, les colliers de corail ou de perles ne rendent point belle une jeune fille : ce qui la pare vraiment, c'est la vertu. Tu me demanderas peut-être, comme tant d'autres plus âgées que toi me l'ont demandé, ce que c'est que la vertu, et tu t'imagines, je gage, comme beaucoup, que c'est un mot si grand, si haut, si sublime, qu'on en peut à peine demander l'explication. La vertu, ma fille, est une belle chose, et une chose toute simple cependant, malgré son grand nom; la vertu, c'est le bien, c'est l'amour du devoir, c'est l'accomplissement de la tâche qui nous est imposée à chacun par la Providence, de la mission que le bon Dieu

nous a confiée sur la terre. Comprends-tu, Thérèse?

— Oui, mère Jappon; ainsi, je suis vertueuse quand je suis une bonne fille et une bonne ménagère, que je pense à ma mère pour faire de mon mieux ce qu'elle faisait si bien, et que je rends le père content et heureux.

— Oui, ma fille; mais souviens-toi que tu ne serais plus vertueuse si tu devenais vaine; et souviens-toi encore que tu chercherais en vain le bonheur, si tu cessais d'être vertueuse. Le bon Dieu a attaché notre bonheur à notre devoir, je le répète, à l'amour, à l'accomplissement de notre devoir; donc, celui qui néglige son devoir n'est pas heureux.

— Et je manque à mon devoir, mère Jappon, quand je pense à avoir des gants et un tablier de soie?

— Tout cela ne t'est pas nécessaire, Thérèse, et c'est certainement de la coquetterie que

d'avoir pour sa toilette des choses tout-à-fait inutiles. Si tu étais une demoiselle ou s'il s'agissait pour toi de quelque cérémonie, je te dirais : Il te faut des gants ; mais pour aller à la messe à l'église du village, il ne te faut pas de gants, Thérèse; et tu n'es pas une demoiselle, mon enfant, surtout depuis que ton père est ouvrier carrier. Il faut que nous restions chacun dans notre position ; il est tout-à-fait déraisonnable de *singer* ceux qui sont au-dessus de nous. Suppose que tu voulusses t'habiller de gaze et de dentelle comme les demoiselles du château, ou seulement de bombazine et de mérinos comme les filles de monsieur le maire ; suppose que Jacqueline, l'orpheline du mendiant aveugle, voulût s'habiller comme la fille de Pierre Lambriquet, le propriétaire de la Jolinette : tout cela serait-il bien?

— Oh ! je comprends maintenant, mère Jappon, et je n'aurai ni gants ni tablier de soie.

— Oui, oui, continua la bonne femme, sans faire attention aux paroles de la petite, c'est le grand défaut; chacun veut grandir, grandir... Il y en a qui se dressent sur la pointe des pieds, quoi! pour atteindre au niveau des autres. Chacun veut grossir, mais ils font comme la grenouille. Sais-tu, Thérèse, l'histoire de la grenouille?

— Non, mère Jappon.

— Eh bien! ma fille, figure-toi donc qu'un jour, dit le bon La Fontaine, un homme d'esprit, va, mon enfant, et qui a écrit des fables si belles, si belles! Eh bien! donc, un jour, une grenouille vit un bœuf. Elle admira sa belle taille, et d'envie de devenir aussi grosse que le bœuf elle s'enfla, s'enfla, s'enfla si bien qu'elle creva! Mais tu ne comprends pas, Thérèse; je te vois faire de grands yeux...

— Oui, mère Jappon, je comprends bien que la grenouille ne pouvait ressembler à

un bœuf; je comprends bien aussi qu'elle fit cependant tout au monde pour cela, et qu'elle se souffla tant qu'elle en mourut.

— Oui, ma fille; mais c'est l'allégorie que tu ne saisis pas. Ecoute un peu : et, d'abord, sais-tu ce que c'est qu'une allégorie?

— Non, mère Jappon.

— Prends donc l'habitude de m'interrompre, quand tu ne comprends pas, Thérèse; si je parle, mon enfant, c'est pour t'instruire.

— Merci, mère Jappon; je tâcherai de profiter de vos leçons. Je sais bien que si je suis docile à vos conseils, je deviendrai bientôt meilleure.

— Ah bien! sûr, je ne t'ai jamais dit et je ne te dirai jamais, j'espère, que de bonnes choses; mais je manque mon but quand je crois que tu comprends, et que tu me laisses continuer comme si tu comprenais en effet.

— Mère Jappon, je n'aurais jamais osé vous interrompre si vous ne m'en donniez la permission; maman m'a dit tant de fois qu'il faut écouter avec respect ceux qui ont la sagesse et l'expérience, sans jamais mêler un mot à leurs discours.

— Ta mère était une sage mère, Thérèse, une sainte mère, et le bon Dieu l'a reçue, nous n'en saurions douter, dans son paradis. C'est quelque chose de pieux et de saint que le respect pour la vieillesse, et le Seigneur bénit toujours ceux qui honorent les cheveux blancs... Mais revenons-en à notre grenouille; je te demandais, ma fille, si tu sais ce que c'est qu'une allégorie.

— Non, mère Jappon.

— Appelle-moi mère, tout court, ma fille; cela me fera du bien.

Thérèse tressaillit : n'était-ce point profaner le nom saint et béni de mère que de le donner à une étrangère?... Mais elle se rassura bientôt elle-même : la bonne fem-

me n'était-elle point pour elle comme une mère, comme une tendre mère ! Si Manette Jappon remplissait envers l'orpheline tous les devoirs d'une mère, n'en devait-elle point aussi avoir le doux nom?

La digne femme reprit sans attendre même la réponse de l'enfant :

— Une allégorie, c'est comme un emblème; un emblème, c'est un signe. Une allégorie, en peinture, c'est représenter une chose pour en signifier une autre; ainsi, ma fille, tu verras des fleurs pour marquer le printemps, des fruits pour l'automne, des jeux et des ris pour la jeunesse, etc. Une allégorie, en paroles, c'est-à-dire une chose pour en faire entendre, comprendre une autre. Les paraboles du Sauveur dans son saint Evangile sont autant d'allégories. Tu sais par cœur les paraboles du Semeur, du Père de famille, de l'Enfant prodigue, etc. Comprends-tu, Thérèse?

— Oh ! oui, oui, je comprends à merveille, mère.

Ce mot *mère,* l'orpheline le dit avec une telle expression, avec un tel frémissement, que la bonne femme laissa tomber une larme sur le front de l'enfant qu'elle pressait de ses lèvres.

— Je comprends bien maintenant, mère, que la fable de la grenouille est aussi une allégorie ; mais, en vérité, je ne sais ce que l'on a voulu dire.

— Fable signifie allégorie, mon enfant. Et tu vas voir combien cette fable est jolie et ingénieuse : le bœuf représente le grand du monde, la grenouille celui que le bon Dieu a fait naître dans une condition inférieure. Mais il arrive souvent que le petit porte envie au grand, veut égaler le grand : il se gonfle alors, il se gonfle, il se gonfle encore, et il en crève, ma fille, il en crève...

— Je ne comprends pas parfaitement, mère.

— Je te répondrai, ma fille, par un exemple, une bien triste histoire, une chose qui s'est passée sous mes yeux : Nicolas Larousse avait fait dans le commerce une fortune colossale...

— Une fortune colossale? interrompit la petite.

— Cela veut dire une grande, grande fortune. S'étant retiré des affaires, c'est-à-dire du commerce, il acheta dans son village natal une maison de campagne qu'il fit orner avec tout le luxe possible, et meubler dans le dernier goût, et dans laquelle il vint s'établir avec sa femme, une fille du pays, mais qui avait vu assez le grand monde pour devenir une dame de bon ton, une femme tout-à-fait à la mode, et ses deux filles, Zoé et Victorine, deux jeunes filles remplies de vertus et de talents. Tu peux penser, ma fille, que les

dames Larousse étaient élégantes comme le voulaient leur position sociale actuelle et leur fortune. Il serait aussi ridicule de voir des dames riches vêtues comme nous le sommes, que de nous voir vêtues comme de grandes dames; n'est-ce pas, Thérèse?

— Oui, mère.

— Les dames Larousse, et surtout les deux demoiselles, qui étaient alors dans tout l'éclat de la jeunesse, avaient donc de magnifiques toilettes et de superbes parures; Monsieur avait des chevaux de grand prix et de beaux équipages. Tout cela devait être : le riche qui amasse son or dans ses coffres-forts, n'est pas digne d'être riche. Il doit aider de sa bourse ceux qui sont dans le besoin, et dépenser noblement une partie de ses revenus; par là il fait du bien encore en répandant son or dans le commerce. Monsieur Larousse donnait souvent des fêtes brillantes auxquelles étaient conviés les nobles gens du voisinage. Le

bruit de ces fêtes arrivait jusqu'à une gentille maisonnette habitée par un brave homme, menuisier de son état, Victor Bertin, sa femme et sa fille. Victor Bertin était réputé, avant l'arrivée des Larousse, le richard du pays. Le menuisier contempla d'abord avec étonnement et admiration, lui qui n'avait jamais rien vu de plus beau au monde que l'église de son village, le luxe et le faste des Larousse; puis il se prit à envier, à murmurer... Il était auparavant heureux de sa condition et de son état; il devint malheureux... Pourquoi ce Larousse était-il plus riche que lui, qui avait travaillé avec tant d'ardeur et de zèle? Il avait eu plus de chance, et voilà tout; car, à coup sûr, disait le menuisier, le marchand s'était donné beaucoup moins de peine : donc, le bon Dieu n'était pas juste... Madame Bertin s'en mêla bientôt. En vérité, dit-elle en revenant un dimanche de la grand'-messe, ces femmes-là sont d'un orgueil!

toujours au premier rang! Aujourd'hui, leurs chaises touchaient, pour ainsi dire, à l'autel. Le bedeau m'a dit qu'elles ont l'intention de louer le premier banc, vous savez, monsieur Bertin, le banc de la femme de monsieur le maire, qui est morte le mois passé; j'entends et je prétends, monsieur Bertin, que vous alliez sur l'heure retenir ce banc pour votre femme et votre fille, afin qu'il ne soit point dit que ces Larousse triomphent en tout. — Vous avez raison, madame Bertin, répondit le menuisier. — Monsieur et madame Bertin se disaient *vous*, parce qu'ils pensaient que c'est de meilleur ton. — Monsieur Bertin loua, en effet, le banc; mais, au lieu de payer douze francs pour l'année, comme il avait coutume, dans un des bas-côtés de l'église, il en paya cinquante : n'importe, son orgueil était satisfait. Le dimanche suivant, nouvelle récrimination de la part de madame Bertin : le bedeau avait trouvé

moyen d'offrir le pain bénit, en premier, aux dames Larousse, et les dames Larousse n'étaient qu'au second rang, les Bertin ayant loué le premier banc : pouvait-on voir pareille indignité ! — C'est parce que les dames Larousse lui donnent la pièce, à ce vieux grognard de Sylvestre, dit Victor Bertin. — Vous avez trouvé juste, mon ami, s'écria madame Bertin en frappant joyeusement des mains ; Sylvestre aura la pièce chaque dimanche, s'il veut être un bon garçon et commencer par le commencement. — Depuis ce temps, madame Bertin eut, à toutes les grand'messes, l'honneur de la corbeille avant tout le monde et d'un gros morceau de pain bénit. Les dimanches suivants, ce fut bien autre chose : l'article toilette commença, pour ne plus avoir de fin. — Il est indigne, monsieur Bertin, dit-elle, que votre femme et votre fille soient vêtues comme elles sont vêtues, tandis que ces Larousse, des gens

de rien, au résumé, portent des robes à volants et des chapeaux à plumes. — Vous avez raison, madame Bertin, dit Victor; vous et votre fille, vous aurez dimanche des chapeaux à plumes. — Et des robes à falbalas de dentelle? – Et des robes à falbalas de dentelle. — Et des éventails de nacre? — Et des éventails de nacre. — Et des gants beurre frais, et des mouchoirs à dentelle, et des flacons de cristal de roche montés en or? — Tout ce que vous jugerez à propos, madame Bertin, pour soutenir ou plutôt relever votre dignité. — Madame et mademoiselle Bertin eurent les plus riches atours, mais cela ne leur suffit plus; il fallut agrandir la maison, l'orner avec recherche, des candélabres par-ci, des lustres et des girandoles par-là, et des glaces et des peintures! Puis l'on eut équipage, et l'on donna des soirées et des bals à l'instar des Larousse... Vois-tu, vois-tu, ma fille, cette grenouille qui se gonfle pour se faire aussi grosse que le bœuf...

— Oh! je comprends maintenant, mère Jappon!

— Mais tu sais la fable : la grenouille s'enfla si bien qu'elle creva... Même chose arriva au pauvre Bertin : en moins d'une année, il eut dissipé le fruit de toute une vie de travail et de peine... Comprends-tu, mon enfant, comprends-tu?

— Si bien, si bien, mère, murmura la gentille Thérèse en cachant son front, plus rouge qu'une pêche bien mûre, dans le sein de la bonne femme, si bien que je ne veux ni gants, ni col de tulle, ni tablier de soie...

VII

C'était donc Thérèse de nom et la mère Jappon de fait qui gouvernaient la Jolinette, et la Jolinette n'en allait pas plus mal, et Pierre Lambriquet n'en était pas moins content.

L'enfant ne cachait rien à son père de

ses confidences à la bonne femme, ni de ses conversations.

— C'est bien, ma fille, répondait le carrier en embrassant tendrement Thérèse ; tu as raison de consulter la vieille Manette, parce qu'elle en sait plus long que toi et que moi aussi, vois-tu. Souviens-toi toujours que les vieillards sont les plus sages, parce qu'ils ont été plus longtemps à l'école de ce grand maître de la vie qu'on nomme l'*expérience*. Mais toi, ma fille, tu as donné aussi une grande preuve de sagesse en comprenant ton ignorance. Il y en a qui s'imaginent tout savoir et qui pensent que rien n'est bien fait que ce qu'ils font : sois sûre que ceux-là se trompent bien souvent, s'ils ne se trompent toujours.

Pierre alors comprit sa folie d'avoir prétendu faire gouverner son ménage par un enfant de huit ans. Et, au fait, ce n'était point de l'économie, se dit-il ; si Thérèse n'eût point été plus sage que moi, et n'en

eût référé en tout à la mère Jappon, Dieu sait ce que m'eût peut-être coûté son inexpérience !

Tout plein de cette pensée, il alla trouver la bonne femme.

— Mère Jappon, dit-il en se découvrant devant la bonne dame, car, lui aussi, avait ce respect pour la vieillesse qui distingue tout cœur bon et vertueux, mère Jappon, je viens vous remercier de servir de mentor à la petite.

— Cela ne vaut pas la peine d'un remerciement, monsieur Pierre, répondit Manette d'une voix tout émue ; je n'ai fait que mon devoir : il faut nous entr'aider ici-bas, puisqu'à vrai dire nous sommes tous des frères.

— Mais, ajouta-t-elle d'un ton plus touché encore, et en tendant la main au carrier, laissez-moi vous dire, mon bon monsieur Lambriquet, que votre reconnais-

sance va droit à mon cœur. Il y en a tant qui sont ingrats de nos jours!

— L'ingratitude est le propre des âmes viles, murmura Pierre d'un ton grave et sévère.

Il semblait vouloir dire : supposer que j'ai pu être capable d'ingratitude, c'est me faire la plus grande des injures.

— En général, on vit de la vie de son temps, dit la mère Jappon; or, de notre temps, l'ingratitude est à la mode : en disconviendrez-vous, Pierre? On fait de grandes protestations d'amitié et de dévouement, et, en arrière, on déchire le bienfaiteur, parce que l'orgueil est si grand dans notre malheureux siècle, que le bienfait pèse sur le cœur comme une offense. Mais, il faut bien l'avouer aussi, si le bien était fait avec moins d'ostentation, il serait reçu avec plus de reconnaissance.

— Je ne comprends rien à tout cela, mère Jappon. Je suis venu vous dire fran-

chement merci, et je ne veux ni reproches ni louanges; or, je ne sais lequel des deux...

— Pardon, monsieur Pierre, j'en ai trop dit; je voulais seulement vous montrer comment le monde s'en va dégénérant.

C'était la phrase favorite, et la constante pensée de la bonne femme.

— Mais à coup sûr, reprit-elle après un moment de silence, c'étaient des louanges que je voulais vous donner, et...

— Brisons là, interrompit le carrier d'un ton sombre. Encore une fois, je suis venu pour vous dire franchement merci, reconnaître auprès de vous mon tort d'avoir confié le gouvernement du ménage à une enfant sans raison, et vous prier de venir vous installer à la Jolinette, mère Jappon, afin de guider la petite et lui apprendre tout ce que vous savez.

La vieille eut un sourire.

— Lui apprendre tout ce que je sais,

Pierre? dit-elle. Avez-vous oublié qu'il n'y a qu'un maître, un seul maître, qui nous puisse enseigner la vie, et que ce maître, c'est l'expérience?

L'ouvrier soupira.

— Vous acceptez, n'est-ce pas, mère Jappon? dit-il presque aussitôt.

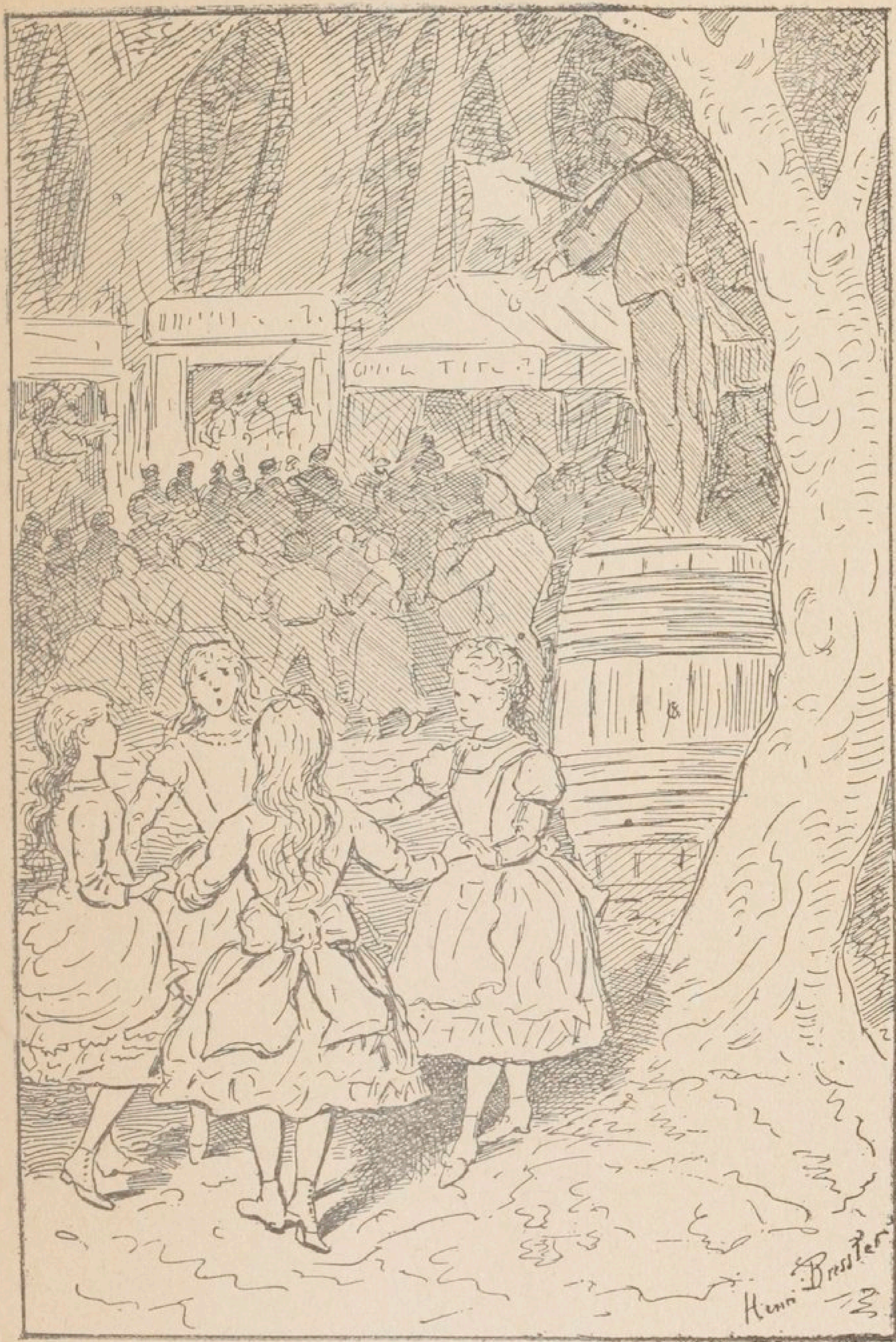
Il y eut un moment de silence.

— Vous acceptez, n'est-ce pas, mère Jappon? répéta Pierre.

— Non, mon brave homme, dit Manette; et c'est pour votre fille, pour ma chère Thérèse, que j'aime et que je regarde comme ma propre enfant, que je refuse ce que vous m'offrez.

Lambriquet allait parler. Mère Jappon continua en lui faisant le signe du silence :

— Vous hochez la tête, maître Pierre, et hésitez à croire : avez-vous oublié que l'homme était dans sa jeunesse un brin *mangeur*, et ensuite toujours malade? Avez-vous oublié qu'on a eu beaucoup



Dans un coin, les petites filles de l'âge de Thérèse

(P. 73.)

d'enfants, qu'on a élevés à grand'peine, et qui sont tous morts tout grands?... Je suis donc pauvre, Pierre, bien pauvre...

L'ouvrier s'inclina : le malheur non mérité a droit à tant de respect!

— Si pauvre, monsieur Pierre, que je m'en vais ramasser mon pain dans les champs en glanant derrière les moissonneurs, mon bois dans les broussailles et les buissons, et que je ne mange de viande que le dimanche.

Pierre essuya furtivement du revers de sa main une larme qui, en dépit de tous ses efforts, perlait dans son grand œil noir, et murmura d'une voix émue :

— Tout le monde sait vos malheurs, mère Jappon, et tout le monde vous plaint et vous révère...

Il fit une légère pause, et reprenant son ton calme et sombre, il ajouta :

— Vous n'avez jamais eu de chance, mère Jappon.

— Non, Pierre; mais nous devons accepter sans murmure tout ce qui nous vient de la main de Dieu.

— Dieu n'est pas juste, mère Jappon, de vous avoir envoyé tant d'afflictions et de souffrances, à vous si bonne et si pieuse.

— Tais-toi, Pierre, tais-toi, cria la bonne femme en se signant; c'est un blasphème, et Dieu maudit celui qui l'ose... C'était le bon Dieu qui m'avait donné mes chers enfants, il lui a plu de me les retirer pour les rendre plus heureux : qu'ai-je à dire?

Lambriquet s'inclina encore : cette fois, c'était un hommage qu'il rendait à la vertu.

— Vois-tu, continua Manette de ce ton maternel qu'elle prenait quelquefois, et qui allait à l'âme, il ne faut point croire que les peines que le bon Dieu nous envoie soient toujours des punitions. Monsieur le curé m'a bien expliqué cela quand moi, comme une insensée que j'étais, je me tor-

dais de désespoir sur le corps inanimé de mes pauvres enfants, et que je disais : Qu'ai-je fait, qu'ai-je fait à Dieu pour qu'il m'accable ainsi? Manette, qu'il me disait doucement en mêlant des larmes à mes larmes; Manette, le bon Dieu afflige le méchant pour ouvrir son cœur au repentir, il afflige le bon pour lui faire mériter son saint paradis... Dame! le paradis, Pierre, Pierre, c'est une si belle chose, que nous pouvons bien souffrir un brin pour le gagner... Et quand je pleurerais les enfants, à quoi bon? Je sais bien que quelquefois je ne suis pas raisonnable, et que je me surprends tout en larmes : mais va, Pierre, c'est sur moi que je pleure et non pas sur eux. Ils étaient doux comme des agneaux et innocents comme des colombes; ils ont été reçus à bras ouverts dans la maison du père de famille, et le bon Dieu leur a donné son héritage.

— Vous êtes une digne femme, mère

Jappon, dit le carrier en essuyant, franchement cette fois, une nouvelle larme. Si vous saviez comme vous me faites du bien au cœur! car, moi, je pleure aussi sur une tombe bien chère, et dam! je ne suis pas bon comme vous, et je m'écrie sans cesse : Mon Dieu, pourquoi ne m'avez-vous pas laissé Geneviève?

— Et dans d'autres moments, c'est vrai, ajouta Pierre avec un soupir, je dis pourtant aussi du plus profond de mon cœur : Tout ce que le bon Dieu fait est bien fait.

— A ce sujet, Pierre, si vous me le permettez, dit Manette, je vous dirai, car enfin nous en sommes aux confidences, qu'on s'est bien étonné au village de vous entendre dire pareille chose.

— Chacun a ses peines sur cette terre, murmura l'ouvrier. Mais ce n'est pas mon secret...

— Et je ne te le demande pas, mon fils.

Mais je m'en doutais, hélas! je m'en doutais...

Il se fit un long silence.

La vieille pleurait...

Pierre était devenu plus sombre.

Ce fut lui pourtant qui parla le premier.

— Je disais donc, mère Jappon, qu'avec vous la petite apprendrait tant, et de si belles choses!... Venez à la Jolinette, il y a une chambre pour vous.

— As-tu bien compris, Pierre, que je suis bien pauvre, et que ce serait un immense avantage pour moi de devenir ta ménagère? Vois un peu : je n'aurais plus mon pain ni mon bois à aller ramasser à la sueur de mon front, je mangerais tous les jours de la soupe chaude et un bon morceau de viande. Si je refuse donc, c'est dans l'intérêt de ta fille. Tu conçois, la petite s'ingère à bien faire, parce que, malgré ses neuf ans, elle comprend la grande respon-

sabilité qui pèse sur elle; si j'étais là, elle se reposerait de toutes choses sur moi. Sans doute, elle travaillerait toujours avec ardeur, car elle est naturellement courageuse et obéissante, mais ce qu'elle apprend en deux jours, elle ne le saurait pas en six mois. Vois-tu, Pierre, je compte soixante-dix-neuf ans et demi, et je n'aurai pas beaucoup de six mois encore.

— Mère Jappon, merci.

— Pas de merci, mon fils, pas de merci.

— Vous permettez que Thérèse vienne vous voir tous les jours ?

— Laisse-la faire ; elle vient quand elle a besoin, et dame! c'est jeune, elle a besoin souvent, la chère enfant!

— Et, moi, que puis-je faire pour vous, mère Jappon?

— Rien, en vérité, rien... quand je serai trop vieille ou malade, je ne dis pas que je n'aurai pas recours à toi.

— Mère Jappon, je serai votre fils; Thérèse est déjà votre fille...

— Oh! il y a longtemps, va, qu'elle est ma fille, la pauvre chère enfant! Le jour où le bon Dieu a rappelé sa mère... Mais ne parlons plus de cela.

— Me permettez-vous au moins de parler à monsieur le curé et à monsieur le maire? car la commune doit faire quelque chose pour une bonne mère de famille, mère Jappon...

— Arrière, arrière, Pierre, une telle pensée! L'infirme seul peut sans rougir recevoir l'aumône. Ah bien! tant que je pourrai travailler, car c'est comme un travail encore, mon bois et mon pain, tendre la main!... Je n'ai jamais reçu une obole sans l'avoir gagnée d'une manière honnête, et j'irais commencer après soixante-dix-neuf ans!... Si j'étais aveugle comme la mère Guillaume, paralytique comme la mère Jean, si j'avais perdu les deux bras

comme le pauvre Jolinon... Mais, Dieu merci, on a encore ses deux bras, ses deux jambes, ses deux yeux, et l'on peut encore faire par soi-même sa petite affaire. Dam! si le bon Dieu envoie des infirmités ou des maladies, il faudra bien alors courber la tête, et on la courbera sans rougir, Pierre, parce que la pauvreté est aussi un don de Dieu...

VIII

Pierre Lambriquet ne dit rien à sa fille de sa visite à la mère Jappon et de sa conversation avec la digne femme; il laissa toutes choses dans le même état. Seulement, chaque dimanche, il ne manqua pas de dire à Thérèse quand l'enfant revenait des vêpres : Nous irons comme de coutume voir le petit frère, mais au lieu de souper à la Jolinette, nous prendrons la crème dans un pot, et le pain dans un petit panier,

et nous irons partager avec la mère Jappon.

De temps à autre, la mère Jappon montait à la Jolinette, le dimanche, pour le dîner; mais la digne femme ayant avoué sa pauvreté à Pierre Lambriquet, craignait presque, en acceptant son dîner, d'accepter une aumône, ce qui rendait ses visites plus rares.

Thérèse consultait pour toutes choses, comme par le passé, sa *Providence*, comme elle nommait la bonne Manette, et tout allait bien.

On avait acheté la fameuse robe, et on y avait consacré les dix francs donnés par Pierre.

— Vois-tu, ma fille, avait dit la mère Jappon, si tu prends de la mauvaise *marchandise*, cela ne te fera pas d'usage. L'étoffe bon marché ne peut être bon teint, et tu verras bientôt dans quel état sera la robe de Marguerite. On a toujours avantage

à prendre du bon; tu porteras deux fois plus longtemps une bonne robe.

— Mais cela revient au même, mère, et j'aurais de plus le plaisir d'avoir deux robes neuves.

— Les enfants, ça ne comprend rien! Suppose que tu portes six mois une robe de cinq francs, comme celle de Marguerite; combien de temps sera-t-elle propre? Au bout du premier mois, elle sera déjà *toute déteinte*, et aura par conséquent l'air d'être sale et vieille : sur six mois, tu seras donc propre un mois tout au plus. Au contraire, ta robe de bonne étoffe se conservera belle jusqu'au dernier morceau. Et puis encore, tu auras la peine de faire deux robes au lieu d'une, et je crois que ce sera un grand travail pour toi, Thérèse.

— Vous voulez que je fasse une robe, mère Jappon? mais c'est impossible, impossible!

— Rien n'est impossible, ma fille, quand on a patience et courage.

— Jugez donc, mère, que je n'ai que neuf ans.

— Grâce à Dieu, tu en as bien maintenant treize ou quatorze par l'expérience que tu as acquise, mon enfant. D'ailleurs, l'âge ne fait rien à la chose : il y a des enfants de douze ans qui sont plus capables que des femmes de vingt; ces enfants-là, sont ceux qui se sont de bonne heure accoutumés au travail... Tu feras donc ta robe, Thérèse. Je n'ai jamais été couturière, mon enfant, mais j'ai toujours fait mes robes, par économie, ou pour ajouter au prix de la robe le prix de la façon; je te montrerai.

La petite fille de neuf ans était parvenue à coudre très proprement la robe que mère Jappon lui avait taillée et préparée : n'est-il pas bien vrai que, pour toutes choses, il ne faut que courage et patience?

La robe était bien à la mode d'il y avait trente ans, car la mère Jappon, qui n'était pas bien habile, avait défait une robe qui avait appartenu à sa fille aînée, quand elle avait l'âge de Thérèse, pour s'en faire un patron. Néanmoins l'orpheline était, avec cette robe, plus gentille et plus proprette que toutes les filles du village avec leurs jupes à couleurs éclatantes, leurs rubans sur la tête et tous leurs colifichets.

Thérèse alla à la fête avec la mère Jappon. Pierre, triste et sombre comme de coutume, se souciait peu de se trouver au milieu de tant de bruit, mais il ne voulait pas non plus priver sa fille de l'innocent plaisir de voir les boutiques de joujoux, de pain d'épices et de macarons, et de rire un peu devant les parades de Polichinelle et du commissaire; il avait donc prié Manette d'accompagner son enfant. — C'est bien, maître Pierre, avait dit la bonne femme, on ira a la fête, et avec plaisir, je vous

assure, car cela me rappellera mon jeune temps.

— Et aussi le temps, avait-elle ajouté avec un soupir, où je conduisais à la danse mes quatre jolies filles et mes trois beaux garçons.

Ce jour-là, la mère Jappon alla donc encore à *la danse*, c'est-à-dire au bal champêtre, le grand plaisir de la foire. On dansait sous les tilleuls devant le château. Deux pauvres aveugles à l'air bien jovial, et dont l'un installé sur un tonneau jouait du violon, un véritable crincrin, tandis que l'autre assis à ses pieds, soufflait de toutes ses forces dans sa cornemuse, composaient tout l'orchestre. Filles et garçons dansaient en se tenant la main, tandis que les parents formaient cercle autour d'eux sur des bancs de gazon. Dans un coin s'étaient réunies pour danser aussi, car elles n'étaient point admises dans les grands ronds, toutes les petites filles de l'âge de Thérèse.

Thérèse quitta la main de la mère Jappon, et oublieuse comme on l'est à neuf ans, elle allait s'élancer pour prendre sa part de sauts et de rires.

— Y penses-tu, y penses-tu, ma fille? dit Manette. Depuis quand danse-t-on avec une robe noire?

— Oh! ma pauvre chère maman, pardon! murmura l'enfant; et elle s'assit au rang des vieux, à côté de sa Providence.

— Ecoute, Thérèse, dit Manette après avoir examiné longtemps tous ceux et toutes celles qui passaient et repassaient devant elle dans leurs rondes joyeuses, ce n'est pas pour te rendre vaine ni coquette, mon enfant, Dieu m'en garde! ce n'est pas non plus par orgueil pour notre ouvrage, car enfin, ta robe, c'est notre ouvrage à nous deux; mais tu me sembles cent fois plus belle avec ta toilette si simple et si modeste, que toutes les filles du village avec leurs brillants atours.

Thérèse ne répondit pas, mais promena sur elle un petit regard de complaisance.

La digne femme surprit ce regard sans doute; elle reprit presque aussitôt :

— Allons, allons, écoute-moi jusqu'au bout avant de te mettre rien en tête. Sais-tu pourquoi, ma Thérèse, tu l'emportes aujourd'hui sur toutes tes compagnes? C'est parce que tu as l'air plus simple et plus modeste. Je te l'ai dit cent fois, la véritable et la plus belle parure d'une jeune fille, c'est la simplicité, la modestie, la candeur, la vertu... N'oublie pas cela, Thérèse; en vain tu voudrais être belle si tu n'es point vertueuse.

Au retour, la petite fille en dit bien long à son père sur toutes les belles choses qu'elle avait vues et qu'elle eût tant désiré posséder; une poupée surtout, grande comme un enfant de six mois, et si bien parée, si bien parée!

— Vous croiriez, mon père, qu'elle va

vous parler, tant elle entr'ouvre gentiment la bouche... On lui voit la langue, mon père, et deux dents... C'est merveilleux!

— Je n'ai pas d'argent pour les bijoux de la foire, dit Pierre avec larmes, et pourtant, Thérèse, je te donnerai bientôt une poupée; mais une poupée cent fois, mille fois plus belle que les poupées que tu as vues aujourd'hui, une poupée vivante avec de vraies dents et de vrais cheveux : le petit frère...

Thérèse, toute palpitante de joie et de bonheur, se jeta dans les bras du père.

— Et je serai sa mère! répétait-elle; et c'est moi qui préparerai sa bouillie, qui le ferai manger, qui le bercerai dans son petit berceau! Ah! père, si vous me permettez, je lui ferai un petit berceau blanc et rose, et ce sera le plus bel ornement de la Jolinette.

— Vous ne dites rien, mère Jappon, dit Pierre à la bonne femme, qui contemplait

cette scène dans le plus profond silence.

— Non, Pierre, je ne dis rien, parce que, moi, je ne ferais pas encore revenir le petit frère à la Jolinette. Il a un an à peine, et Thérèse n'est pas capable de l'élever, le pauvre innocent!

— Avec vous, mère Jappon?

— Moi, je ne suis pas toujours là. Enfin vous ferez comme vous voudrez, Pierre, mais cela ne me semble pas raisonnable.

— Vous êtes meilleur juge que moi, mère Jappon. Je parlais de cela à Thérèse devant vous pour avoir votre avis, et je ferai ce que vous me direz, car je ne trouve rien de plus de ridicule que de demander conseil aux gens, et de faire ensuite tout le contraire.

— Mon avis est que vous laissiez encore l'enfant en nourrice, et longtemps, mon bon Pierre.

— Et maintenant va jouer un peu, dit-elle à Thérèse; elle avait à rappeler au

père de famille l'un de ses devoirs les plus importants, et il n'eût point été convenable de le faire devant l'enfant.

— Ecoutez, Pierre, dit-elle quand elle fut seule avec le carrier, il ne s'agit pas de tout cela, mais je crains bien fort que, par économie, vous ne sacrifiiez la sœur pour le frère. L'économie, c'est une belle chose, et sans elle on ne réussit jamais en ce monde; mais, quand on la pousse à l'excès, elle devient avarice.

— Je ne suis pas riche comme on le croit au village, mère Jappon; j'ai des charges, de grandes charges que l'on ignore.

— Bien, bien, Pierre, cela ne me regarde pas; mais, pour accomplir un devoir, il ne faut pas négliger un autre devoir peut-être beaucoup plus important : il faut faire pour le mieux, vois-tu.

La bonne dame parlait peu sans dire *vois-tu*, mais elle disait de si bonnes choses!

— Donc, mon bon Pierre, tâche un peu de tout concilier, les charges dont tu me parles, le petit garçon, et l'éducation de la fille. Je lui ai montré un brin à lire, et elle va passablement, elle ne manque jamais le catéchisme le dimanche. Bien que ce soit le plus important, cela ne suffit pas tout-à-fait : il faudrait qu'elle apprît à écrire et à compter. Qu'est-ce que c'est qu'une femme qui ne peut pas écrire ses dépenses, et qui ne sait pas compter son argent? Peut-elle avoir de l'ordre dans son ménage? Non, cent fois non. Cela ne va pas mal à la Jolinette, parce que tu donnes l'argent par menues sommes à la petite, et que tu t'en fais rendre compte, et c'est sage. Mais supposons que tu sois seulement pour une semaine absent, tout ce bel ordre disparaîtra pour faire place au plus complet désordre, et, dame! vois-tu, Pierre, ce ne serait pas la faute de l'enfant.

— Ce serait ma faute, murmura Pierre sourdement.

Et il ajouta en se frappant le front :

— J'ai manqué! j'ai manqué!... La petite est intelligente, appliquée et soumise; si pendant un an elle avait seulement écrit une ligne tous les jours, maintenant elle en saurait presque autant que moi.

— Il ne faut point te désoler, Pierre, il n'y a pas de temps de perdu. Elle ne savait pas lire; on ne peut apprendre à écrire sans savoir lire un peu. En toutes choses, pour arriver à bonne fin, il faut commencer par le commencement.

— J'ai manqué! répéta le père de famille : le soir, en revenant de mon ouvrage, ne devais-je pas, moi, lui apprendre à lire, au lieu de rester là des heures accoudé sur la table et ma tête dans mes deux mains? Vous êtes une digne femme, mère Jappon ; vous avez vu que je manquais, et vous avez essayé de réparer ma faute.

— Non, mon garçon, tu ne manquais pas; tu as besoin de repos après tout un

jour de si rude ouvrage; et puis, l'an passé, il te fallait bien, assis désormais tout seul à ton foyer, donner des larmes à la ménagère. Dame! je t'excuse, vois-tu, parce que j'ai été tout comme toi pendant un bout de temps, après la mort de mon pauvre cher homme. Mais monsieur le curé a mis ordre à tout cela. « Allons, mère Jappon, qu'il m'a dit un beau jour, qu'est-ce que cela veut dire? N'avez-vous point l'espérance qu'il repose en paix, le digne père Jappon; et, si vous étiez épouse, n'êtes-vous point mère encore? Du courage! Pensez à vos enfants, occupez-vous de vos enfants, travaillez pour vos enfants, et le bon Dieu vous bénira. »

— Et je me suis levée avec courage à la voix du saint homme, continua la bonne dame, et le bon Dieu m'a bénie. Il y en a qui disent qu'il ne m'a pas bénie, parce que je reste toute seule la dernière sur la terre; mais, moi, je dis qu'il m'a bénie,

puisque tous mes enfants étaient bons et vertueux, et c'est là la plus grande bénédiction que Dieu puisse accorder à une mère.

— Allons, Pierre, fais comme moi, reprit Manette après une légère pause; relève-toi courageux en pensant à tes enfants.

— Je ne pleure pas seulement pour la ménagère, soupira l'ouvrier; et si je pleure souvent, je suis malgré tout courageux et fort.

— Quitte donc, à cause de tes enfants, ton air sombre et lugubre.

— Ai-je donc l'air si sombre et si lugubre? demanda Pierre avec un douloureux sourire; oui, je ferai tout ce qui sera en mon pouvoir.

— Et, décidément, reprendras-tu Guillaume?

— Non, sur votre conseil, mère Jappon.

— Tu auras raison; il faut, avant que Thérèse ne devienne mère de famille, lui

laisser faire en paix sa première communion.

— Et dire que j'oubliais tout cela!... La petite le dit bien, mère Jappon, vous êtes notre Providence sur la terre !...

IX

Thérèse Lambriquet n'avait pas onze ans, quand elle fit sa première communion.

Ce fut une touchante cérémonie; la cérémonie de la première communion, si grande, si solennelle, a quelque chose de plus solennel encore pour une orpheline.

L'enfant se rendit à l'église accompagnée de son père, plus triste, plus sombre ce jour-là que de coutume, et de la mère Jappon, dont les larmes abondantes et amères baignaient le vénérable visage.

Pierre pensait à la ménagère, Manette pensait à ses enfants.

Thérèse se distingua entre toutes ses

compagnes par sa modestie, son respect et son recueillement.

— Elle est si aimable, la fille de ce Lambriquet, disait-on de toutes parts, si aimable avec sa robe de grosse percale blanche, son voile de mousseline, son bonnet uni et sa ceinture noire, touchant symbole de son souvenir pour sa mère. C'est vrai, ça, on n'a jamais vu un enfant de son âge pleurer sa mère avec tant de persévérance et d'amour, et garder aussi fidèlement sa mémoire; et, dam! le souvenir d'une mère porte toujours au bien et à la vertu. Il est heureux, Pierre, d'avoir une telle fille! Mais pourquoi cet air si sombre? Aujourd'hui, rien d'étonnant peut-être; mais, chaque jour, c'est tout de même; qu'on le rencontre le vendredi ou le dimanche, toujours cette vilaine figure. Il y a quelque chose là-dessous... Ce n'est pas naturel : posséder la Jolinette, une fille comme Thérèse, et un aussi joli petit garçon que le

petit Guillaume, et ne pas être content! En vérité, c'est pécher contre la Providence, et tenter le bon Dieu... Mais il est de fait qu'il doit y avoir au fond de son cœur un petit sentiment comme du remords, et avec le remords pas de bonheur possible, possédât-on dix Jolinette, vingt Thérèse, et cent Guillaume : il a touché à l'héritage... Croyez bien qu'il y a quelque chose là-dessous : on verra l'un de ces beaux jours se dérouler quelque sombre et mystérieuse histoire... Mais il a du courage, faut en convenir; toujours à l'ouvrage, et un si dur ouvrage!... C'est égal, il doit une fière chandelle à la vieille mère Jappon, car c'est la mère Jappon qui a fait Thérèse ce que Thérèse est aujourd'hui, un ange, un véritable ange du bon Dieu!... Ah! si nos filles étaient toutes des Thérèses!...

Mais il n'y avait qu'une Thérèse à Fontenay, la Thérèse de la Jolinette, une charmante enfant, pieuse, douce, bonne, faisant

par ses aimables vertus le bonheur de Pierre Lambriquet et de la digne femme qui lui avait si généreusement servi de mère.

Ecoutons encore les commères du village, qui se pressent sur le seuil de l'église, pour voir les premières communiantes revenir de la Table sainte :

— A onze ans, entendue comme une ménagère de trente, et si savante, qu'on dit, si savante!... C'est un fait, elle lit aussi bien que monsieur le curé, écrit mieux que le maître d'école, et compte aussi bien et aussi vite qu'un notaire...

— Croiriez-vous que c'était elle qui enseignait et qui expliquait le catéchisme à Jeanne, notre dernière, qui fait sa première communion aujourd'hui, et qui a pourtant trois ans de plus que Thérèse! Dans les commencements, je me mangeais les sens d'entendre cette petite parler comme un petit docteur; puis, dam! il a

bien fallu se faire une raison, puisque monsieur le curé avait renvoyé Jeanne deux ans de suite du catéchisme, parce qu'elle avait la tête trop dure; puis encore le petit docteur était si doux, si patient, si charitable et si bon... On a beau ne pas aimer les Lambriquet, on aime cette petite malgré soi; elle est si gentille!

— Tiens, disait une autre, en voilà un *fier* exemple, pour nos filles, que cette Lambriquette! Il aurait tous les bonheurs possibles, ce Pierre, si la pauvre Geneviève... Mais il lui reste la Jolinette et Thérèse.

Ce n'était qu'un cri : la Jolinette et Thérèse!

Thérèse et la Jolinette, c'étaient les deux joyaux, les deux perles de Fontenay...

— C'est égal, elle a eu tout de même du mal, la pauvre enfant! ajoutait une troisième commère; à huit ans ménagère, et sous la férule, pour ainsi dire, de cette

vieille mère Jappon, si morose et si grondeuse! Elle n'a pas eu une heureuse jeunesse, voyons : jamais de jeu, jamais de fête, un père toujours boudeur...

— Mais elle s'est préparé de beaux jours pour l'avenir! Le mari qui l'aura...

— Ah ! dame! celui-là, il fera un vrai coup de fortune : un tel cœur, une si belle âme, ça en vaut des trésors d'or et d'argent...

— Elle est capable de devenir duchesse...

— Il y a bien des duchesses qui ne la valent pas. Si les qualités seules du cœur établissaient les rangs, il y a bien des duchesses qui deviendraient mendiantes, et bien des mendiantes peut-être qui seraient duchesses.

Nous sortons du sujet. Mais, vrai, cette Lambriquette mérite du bonheur; elle est si bonne!

Le jour de la première communion passa, comme tous les autres jours...

Ainsi tout passe dans la vie : le bonheur... mais aussi les angoisses et les peines.

Ce grand jour laissa après lui bien des consolations et des espérances...

— Thérèse, tu ne seras plus seulement ma fille, dit le père en embrassant le soir la première communiante ; maintenant que te voilà tout-à-fait grande, tu seras mon amie.

— Et vous me direz tout, père?

La jeune fille faisait allusion au secret qui dévorait son père ; elle, non plus, n'en pouvait douter, le père cachait quelque chose, quelque chose de bien triste et de bien grave.

— Tu sauras tout, un jour, ma Thérèse, jusque-là sois en paix... Oui, oui, tu sauras tout quand le temps sera arrivé que tu saches...

L'enfant inclina sa tête sur l'épaule du père, et pleura tout en murmurant :

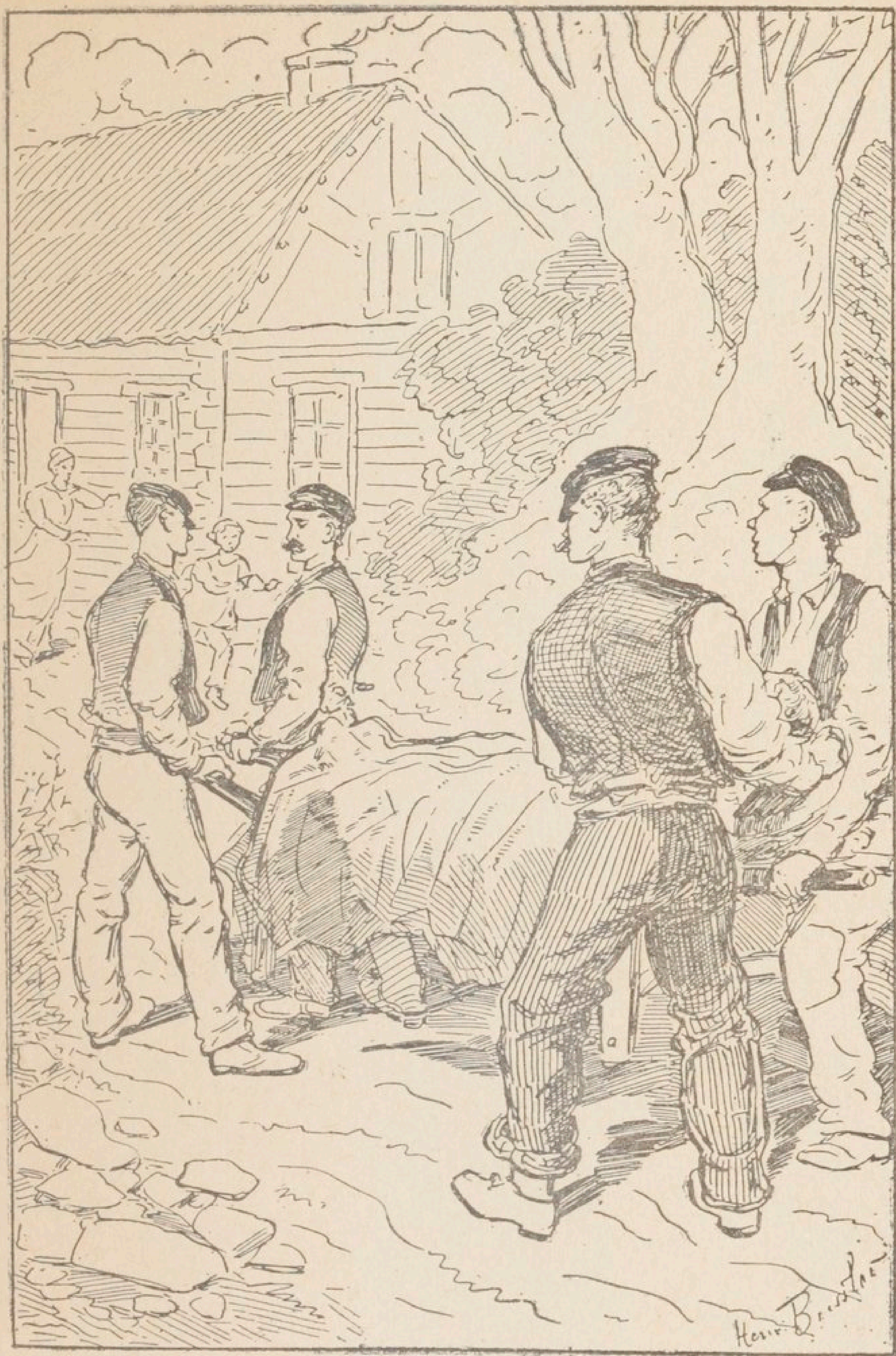
— On souffre pourtant deux fois moins, quand on souffre à deux...

— Tout pour le père donc! dit la mère Jappon, qui, tout-à-fait infirme, habitait depuis un an environ la Jolinette.

Thérèse passa des bras du père dans ceux de la digne femme.

— Donc, Pierre, mon garçon, dit Manette, dès le lendemain de la première communion, et au moment où la petite revenait de la messe d'actions de grâces, donc, le jour est arrivé où nous allons reprendre le petit Guillaume. C'est un jour d'autant plus beau pour moi, que je n'espérais pas être là pour bénir l'innocent sur le seuil paternel.

— Eh! vous vivrez longtemps encore pour m'enseigner mes devoirs de mère, murmura Thérèse en baisant les cheveux blancs de la bonne femme. Le bon Dieu ne



Ils disent qu'ils vont le porter à la Jolinette.
(P. 106.)
7

permettra pas que vous laissiez votre œuvre inachevée, et c'est une bien belle œuvre, mère, que l'œuvre de vos vieux jours : être l'ange gardien, la Providence d'une pauvre orpheline!

— Paix, paix, enfant, dit la vieille en posant une main sur la bouche de Thérèse pour lui imposer silence, et en étendant l'autre sur ses yeux pour lui dérober ses larmes d'attendrissement.

Et elle reprit après une légère pause, et en rendant à la jeune fille caresse pour caresse :

— Eh bien! donc, Pierre, si tu veux, nous irons chercher Guillaume dès aujourd'hui; car il faut vous faire une raison, vois-tu, toi et la fille, je ne durerai pas toujours... Quelque chose me dit même que je ne durerai pas longtemps, et dame! j'ai élevé beaucoup d'enfants, et je pourrais être, dans le commencement, de quelque utilité à la petite.

— Allons, mère Jappon, dit Pierre, ne parlez pas ainsi; vous ne savez pas plus que nous l'heure qu'il plaira au bon Dieu. Celui-là part le dernier quelquefois qui s'attendait à partir le premier. Vous faisiez déjà de telles prédictions, il y a tantôt deux ans.

— Tu te trompes, Pierre; je disais alors : Je ne verrai pas beaucoup de six mois ; et je dis maintenant : Je ne verrai pas beaucoup de six jours... Dam! on se sent...

Elle ajouta encore :

— Sache bien, ma fille, que tout ce que j'en dis, ce n'est pas un murmure. Je remercie le bon Dieu des longs jours qu'il m'a donnés, je lui demande sa miséricorde, et je suis prête à partir quand il ordonnera.

Justement à cause des pensées de mort qui agitaient la bonne femme, Pierre se refusa longtemps à aller chercher le petit. Enfin il fallut céder.

Ce fut encore une cérémonie touchante à

la Jolinette : Pierre et la digne mère Jappon bénirent l'enfant au pied du crucifix qui ornait la chambre de Geneviève, comme ils avaient béni Thérèse au matin de la première communion; puis le pauvre Pierre, tout pâle et tout tremblant d'émotion et de douleur, mit l'enfant dans les bras de la sœur aînée, et répéta les paroles de la mère mourante : « Thérèse, je te le donne; sois la mère du petit frère... »

Manette n'ajouta qu'un mot, mais un mot solennel :

— C'est une grande tâche, ma fille, que tu vas entreprendre, mais la Providence ne nous impose jamais de devoirs au-dessus de nos forces. Prie et espère : Dieu t'aidera et bénira ton enfant.

Alors commença l'éducation du petit frère, car le petit frère avait trois ans bien comptés.

C'était un spectacle bien touchant que de voir Thérèse assise sur un tabouret aux

pieds de la mère Jappon, et tenant sur ses genoux le petit Guillaume, à qui elle faisait joindre les mains et à qui elle enseignait la prière...

— Ce spectacle, Pierre Lambriquet n'en pouvait rassasier ses yeux.

Il n'en jouit pas longtemps.

Six jours n'avaient pas passé trois fois, depuis la première communion, que Manette mourante bénissait en souriant le carrier, Thérèse et le petit frère.

— Mes enfants sont pour la seconde fois orphelins, murmura Pierre en recevant le dernier soupir de la bonne femme.

. . . .

Thérèse resta fidèle aux enseignements de cette seconde et digne mère. Tout continua à aller bien à la Jolinette, le ménage et le petit frère. D'ailleurs, l'orpheline grandissait et devenait raisonnable ; on n'est plus enfant quand on a fait sa première communion.

Thérèse entoura le petit garçon de la plus constante et de la plus tendre sollicitude. Mais les dispositions du frère étaient loin de celles qu'avait montrées la sœur dès son enfance : Guillaume était indocile, entêté, paresseux, gourmand... Quelquefois on surprit le mensonge sur ses lèvres...

— Pauvre Thérèse! murmurait alors le pauvre père avec un soupir : Dieu fasse que tu ne sois point une mère de douleurs!

X

Nous avions annoncé à notre première page que nous commencions notre récit par le milieu; on n'a pas dû être étonné de nous voir reprendre les choses de si loin; nous voulions faire bien connaître notre héroïne, la gentille Thérèse Lambriquet.

Maintenant nous ramènerons le lecteur sous le grand châtaignier qui protège la

Jolinette, et à l'ombre duquel est dressée, le dimanche soir, la table du souper.

On se le rappelle, c'était un dimanche soir, et ce certain soir, Pierre Lambriquet était dix fois plus gai que de coutume. Pourtant il avait passé tout le jour enfermé solitaire dans l'ancienne chambre de Geneviève, chambre toujours inhabitée depuis la mort de la pauvre femme, excepté pendant l'année que la mère Jappon avait vécu à la Jolinette ; et là il avait fait beaucoup de chiffres sur un petit livre qu'il avait tiré d'un coffret d'ébène renfermé toujours dans...

Tâchez de nous suivre, chers lecteurs :

Le petit livre était dans le coffret ; le coffret d'ébène, grand comme une petite boîte à ouvrage, était renfermé dans un tiroir de l'armoire de Geneviève, tiroir dont Thérèse n'avait jamais eu la clé, son père la portant constamment sur lui avec la clé du coffret.

La jeune fille se souvenait que c'était dans ce tiroir que sa mère avait serré longtemps sa robe de noces, son bonnet de baptême, à elle, Thérèse, et quelques vêtements de cérémonie de Pierre; mais, du vivant de Geneviève, elle n'avait jamais vu le coffret.

Si Thérèse savait quelle avait été l'occupation de son père pendant ce jour, c'était par l'indiscrétion seule de Guillaume, car Pierre était resté enfermé, nous l'avons dit, dans la chambre de Geneviève, et pour rien au monde sa fille n'eût osé le troubler. Mais Guillaume, tout intrigué, était monté sur le châtaignier... De là il avait vu, et il était venu le dire à la sœur.

— Méchant garçon! s'était écriée Thérèse, et elle avait mis l'enfant en pénitence.

— En pénitence! et pourquoi, sœur?

— Aller espionner le père! C'est une si grande faute, Guillaume, que l'indiscrétion.

Oh! le vilain curieux! le vilain curieux!

Et, après quelques remontrances, elle avait cédé enfin aux prières de Guillaume, aux promesses qu'il lui avait faites de ne plus être curieux jamais, jamais... Elle s'était alors assise avec lui sous le châtaignier, en attendant l'heure du repas, et lui avait raconté toutes sortes d'événements arrivés à des enfants curieux, afin de mieux graver dans sa mémoire le souvenir de sa faute, et dans son cœur la honte de l'indiscrétion.

Au souper, le père avait donc été gai, bien gai, c'est-à-dire qu'il avait souri plusieurs fois à Guillaume, et qu'il avait mêlé quelques mots aux récits qu'avait faits la sœur, pour amuser l'enfant, du voyage de Gulliver dans le monde des géants.

Quand Guillaume eut achevé son souper, se fut couché et fut endormi, Pierre, resté seul avec Thérèse, attira tendrement la jeune fille sur ses genoux, colla ses lèvres

sur son front, et, après avoir comblé sa chère enfant des plus douces caresses.

— Thérèse, lui dit-il à l'oreille, ma Thérèse chérie, si Dieu me prête vie, il sera encore des jours heureux pour moi... Je quitterai la carrière, et je reprendrai la bêche et le râteau pour cultiver notre humble patrimoine. Nous louerons le champ qui environne la Jolinette, et qui en dépendait autrefois, qui nous appartenait...

Ce dernier mot, Pierre le dit en hésitant, et Thérèse sentit une larme qui coula sur son front.

— Alors, mon ange, continua l'ouvrier, alors je m'occuperai de l'éducation du petit frère ; je le prendrai sous ma direction jusqu'à la première communion, et ensuite je tâcherai de faire l'effort de quelques années de pension. Puis viendra le temps, ma fille, où tu recevras la récompense de tes nobles travaux de ménagère et de mère. Je



ferai de mon vivant, dès bientôt, dès l'an prochain, j'espère, en quittant la pioche et la lanterne de carrier, deux parts de mon héritage : à ton frère, je donnerai une instruction qui assurera son avenir ; et toi, fille chérie, tu auras la Jolinette. La Jolinette, ce sera ta dot, mon enfant : une belle dot! Mais la Jolinette tentera moins, je suis sûr, que le véritable joyau de la Jolinette, Thérèse Lambriquet... Arrière les prétendants dont les regards seraient éblouis par l'éclat de la Jolinette, car nous ferons la Jolinette belle, si belle, quand elle sera tienne, mon enfant!... Personne ne saura que la Jolinette t'appartient, Thérèse; et celui qui se rendra digne de Thérèse aura, avec Thérèse, la Jolinette... mais sans le savoir... entends-tu bien? Et ne va pas me trahir, petite mignonne...

Et Pierre Lambriquet riait d'un ineffable rire, Pierre Lambriquet riait comme il n'avait jamais ri depuis que Thérèse était Thérèse...

La jeune fille n'osait l'interrompre ; elle était si heureuse, si heureuse ! Jamais son père n'avait fait de rêves d'avenir, jamais il n'avait bâti de ces châteaux en Espagne, tels qu'en bâtissent tous les pères dès le berceau de leurs enfants ; jamais, jamais il n'avait même semblé songer au lendemain, si ce n'était pour le travail.

— Et bientôt vous ne serez plus carrier, mon père ?

Ce fut tout ce qu'elle put dire après un long silence.

C'était, à elle, sa plus chère espérance.

— Je ne serai plus carrier...

— Aujourd'hui, aujourd'hui, mon père...

— Ni aujourd'hui ni demain, mais bientôt, j'espère.

— Et vous serez heureux ?

— Je suis déjà heureux : entrevoir le bonheur, c'est le posséder. Souvent même le plus grand bonheur sur la terre, c'est l'espérance.

— Et vous rirez tous les jours comme vous avez ri aujourd'hui, mon père?

— Comme je ris encore... Je suis si heureux!

— O mon père!

— Ecoute, Thérèse, je veux te dire, car on ne sait point, hélas! ce que réserve le sort, on ne sait point si ce sont des biens ou des maux, qui nous tombent de la main toujours miséricordieuse de la Providence. Oui, je veux te dire, afin que tu sois forte dans l'espérance, s'il y a jamais épreuve pour toi, mon ange, comme j'ai été fort, afin que tu aies courage et espérance, comme j'ai eu espérance et courage : eh bien! ma fille, ce qui me fait si heureux, ce qui assure à jamais mon bonheur; car, ce bonheur, il est palpable à mes yeux, comme la lumière pendant le jour, et les ténèbres pendant la nuit; ce qui me fait si heureux, c'est que je puis me dire : j'ai accompli mon devoir;... rien ne m'a coûté,

ni peines ni fatigues, ni veilles ni travaux. Ah! ma fille, si tu savais, si tu savais quelle douce félicité inonde le cœur de celui qui peut parler ainsi... Mais je jouis par anticipation, et parce que je suis si avancé sur la route que je ne crains plus le découragement ou la faiblesse; non, l'œuvre n'est point achevée encore. Ah! que Dieu me prête vie!...

— Mon père, vous êtes si bon, Dieu vous bénira... Il vous bénit...

— Oui, il m'a béni en me donnant une fille telle que toi, Thérèse... Reste bonne et vertueuse, mon enfant; c'est là que tu trouveras le bonheur : j'ai été fidèle à mon devoir, je le dis sans orgueil devant toi, et je suis si heureux!

Bien des jours succédèrent à cet heureux jour : un grand mois s'écoula; et chaque soir le père et la fille, pressés tendrement dans les bras l'un de l'autre, redirent tout bas : Courage, espérance et bonheur!...

XI

L'homme propose; Dieu dispose.

La joie et l'espérance continuaient à régner à la Jolinette.

C'était un mois, jour pour jour, après le bienheureux dimanche où Thérèse avait reçu les demi-confidences de son père.

Sur l'heure de midi, la gentille ménagère lavait, tout en chantant, les hardes de l'autre semaine.

Guillaume était à l'école, comme de coutume.

Pierre Lambriquet était à la carrière.

Bientôt vingt ou trente voix argentines répétèrent les refrains de *la Lambriquette,* comme à Fontenay on nommait le plus communément Thérèse; c'étaient les petites filles qui sortaient de l'école des sœurs.

Après les petites filles, se précipita dans

la rue, comme un torrent, la foule des petits garçons.

L'école des garçons était bien loin de la Jolinette, et pourtant Thérèse distingua entre toutes ces voix qui appelaient, qui criaient, qui menaçaient, qui chantaient, la voix du petit frère.

Puis elle n'entendit plus rien, plus rien, pas même les vingt ou trente voix argentines qui avaient répété ses refrains.

Quelque accident était arrivé, sans doute, qui avait glacé toutes ces petites lèvres.

Je ne sais pourqui un long frémissement agita tout le corps de l'orpheline, un sinistre pressentiment enveloppa son cœur comme d'un manteau de glace : le frère... Mais elle avait entendu le frère; elle eût reconnu sa voix entre mille voix. Le père... Mais le père était si loin!...

Tout-à-coup elle vit accourir le frère.

— Sœur, criait Guillaume, un homme

mort... Ils disent qu'ils vont le porter à la Jolinette.

— Un homme mort... Ils disent qu'ils vont le porter à la Jolinette... répéta machinalement Thérèse en tombant sur ses genoux, et en étendant en avant ses deux bras raides et glacés.

Son visage était devenu plus blanc que le linge qu'elle avait suspendu aux branches du châtaignier.

— Un homme mort... un homme mort... répétait-elle lentement, sans avoir conscience de ce qu'elle disait.

— N'aie pas peur, sœur, dit Guillaume en s'arrêtant tout court devant Thérèse, n'aie pas peur. Je vais leur dire de ne point venir à la Jolinette, puisque tu es si effrayée. Mais tu me disais hier au soir en passant devant le cimetière, et que je tremblais parce qu'il faisait bien nuit, que les morts ne peuvent pas nous faire de mal.

— Non, Guillaume... articula l'infortunée.

Elle ajouta :

— Le père...

L'enfant ne l'entendit pas, car il avait couru au-devant du triste cortége qui s'avançait dans le sentier au bout duquel s'élevait la Jolinette.

Le cortége, c'étaient quatre hommes qui portaient une civière recouverte d'un drap blanc ; c'étaient une vingtaine d'ouvriers carriers qui suivaient par derrière; c'étaient des hommes, des femmes, des enfants pêle-mêle, la moitié de la population de Fontenay.

Un silence profond régnait au sein de cette multitude.

Tout-à-coup une voix s'éleva, une seule voix, et cette voix disait :

— Le père.

Cette voix sourde et déchirante, c'était la voix de Guillaume.

Une autre voix lui répondit, qui répéta plus douloureusement encore :

— Le père!

— Pauvre Thérèse...

Elle s'élança frémissante.

Les quatre hommes qui portaient la civière s'arrêtèrent soudain en murmurant :

— Pauvre enfant!

— Le père! le père! répéta Thérèse avec une angoisse que nous ne saurions peindre.

En même temps, elle soulevait le drap blanc d'une main défaillante...

Un homme blessé, mutilé, expirant, gisait sous le drap :

Pierre Lambriquet...

Pierre Lambriquet n'avait pas rendu encore le dernier soupir, mais la pâleur de la mort était sur son front.

Il reconnut pourtant Thérèse, et eut pour elle un sourire... un sourire déchi-

rant... Puis il leva les yeux comme pour lui dire . Dieu le veut...

On le déposa sur le lit de Geneviève.

Le médecin vint, qui ne donna pas d'espérance.

Le prêtre le remplaça auprès du lit de mort. Il parla d'une vie meilleure, encouragea au repentir, bénit et prononça les paroles saintes qui délient les âmes.

Thérèse vint alors, tenant Guillaume par la main.

La jeune fille était calme, mais pâle, mais défaillante; l'enfant jetait des cris perçants.

L'agonisant les bénit tous deux d'un sourire encore, et laissant tomber une petite clé qu'il tenait dans ses mains à demi glacées, il murmura, en jetant sur sa fille un regard d'indicible prière :

— Ton héritage...

Thérèse prit la clé, la porta à ses lèvres,

la posa sur son cœur, et couvrit la main de son père de baisers et de larmes.

Une douce sérénité se répandit alors sur le visage du mourant... Il sourit pour la troisième fois, et son âme s'exhala dans ce sourire.

. . . .

Quittons l'ombrage du vieux châtaignier pendant la triste veillée, la veillée des morts... Détournons les regards pour ne point voir sortir de la Jolinette son dernier propriétaire gisant, hélas! dans un cercueil... Eloignons-nous pour ne pas entendre les gémissements des deux orphelins...

XI

C'était le surlendemain du triste jour, le lendemain de la lugubre cérémonie.

Guillaume avait été emmené dès le matin à Paris, par le maître d'école, qui

avait eu pitié des gémissements dont le pauvre orphelin faisait retentir la Jolinette.

Thérèse était seule à la maison.

Agenouillée près du lit où avaient expiré sa mère et son père, elle repassait dans sa mémoire les jours heureux qui avaient précédé le fatal jour...

— Il était si gai, murmurait-elle, si plein d'espérance, si heureux! Il faisait tant et de si beaux rêves d'avenir! Mais l'homme propose, Dieu dispose.

Après les jours heureux, le fatal jour se représenta à son esprit avec toutes ses angoisses, ses souffrances, ses horreurs, ses tortures : elle revit le père agonisant, expirant... Il lui sembla entendre encore ce mot prononcé d'une voix défaillante : ton héritage...

Alors, seulement, elle se ressouvint de la petite clé.

La petite clé était sur son cœur, là

même où elle l'avait pieusement déposée quand cette clé était tombée des mains de son père.

Elle la tira de son sein, la baisa comme elle l'avait baisée l'avant-veille, et la paix qui s'était répandue en cet instant sur le visage de Pierre Lambriquet, elle crut la sentir se répandre dans son âme.

Elle examina la clé . jamais elle ne l'avait vue auparavant.

Elle promena ses regards autour d'elle : les serrures de tous les meubles de l'appartement étaient certainement trop grandes pour que la petite clé s'y pût adapter. D'ailleurs, elle avait les clés de tous les meubles.

Mais, le souvenir lui revenant peu à peu :

— C'est le coffret d'ébène! murmura-t-elle.

Elle se leva tremblante du lieu où elle était agenouillée, chercha, plus tremblante

encore, la clé du tiroir secret dans le dernier vêtement qu'avait porté son père, et qui était tout souillé de sang... alla au tiroir, l'ouvrit, prit le coffret...

Il était aussi léger que s'il eût été vide, et pourtant les mains défaillantes de l'orpheline le laissèrent par deux fois tomber.

Enfin elle le saisit, plus courageuse, et, se traînant à deux genoux comme si elle eût porté quelque sainte relique, elle le déposa sur le lit où Pierre avait expiré.

Elle essaya de prier : son cœur était loin de la prière; il était tout au coffret.

Qu'allait-elle trouver dans le coffret?

La vie?...

La mort?...

Non la vie, non la mort, mais cette tristesse qui avait si longtemps assombri le visage de l'héritier de la Jolinette; mais ce mystère qui avait enveloppé, comme d'un voile de deuil, la moitié de l'existence de Pierre Lambriquet.

Et son père avait dit : ton héritage...

A elle donc, maintenant, la tristesse, le deuil...

A cette pensée repassèrent devant elle les longues années de douleur de son malheureux père. Ah! pourquoi alors n'avait-il point partagé avec elle cette tristesse, ce deuil, puisqu'un jour il disait les lui laisser en héritage?

— Mais non, dit-elle à demi-voix, mais non, il voulait souffrir seul pour m'épargner la souffrance, et il disait : Bientôt je ne souffrirai plus... O mon Dieu, vous n'avez point permis... vous avez voulu qu'il entrevît seulement le bonheur... Mais je m'égare... Le vrai bonheur n'est point de ce monde; ce qu'on appelle le bonheur, ici-bas, est mêlé à tant d'amertumes et d'angoisses... Aujourd'hui, dans la maison du père de famille, Pierre Lambriquet est parfaitement heureux...

— Allons, reprit-elle après une heure

peut-être de méditation, de larmes et de prières, allons, soyons courageuse...

Elle baisa de nouveau la clé qu'elle avait constamment tenue pressée sur son cœur, comme pour accepter par avance le legs que lui avait fait son père, legs de souffrance et de douleur, elle n'en pouvait douter.

Elle ouvrit le coffret bien tremblante, bien tremblante... y jeta un regard, plus tremblante encore...

L'un de ces petits livrets de dix ou vingt centimes sur lesquels les ménagères écrivent leurs dépenses, et une feuille de papier plié en quatre, c'était tout son héritage...

Mais que contenaient le livret et le papier?

Le livret : des chiffres, des chiffres, et encore des chiffres... Le nombre écrit à la première page était cinq mille, celui de la

dernière page était cinq cents; et il y avait bien des pages.

Elle frémit...

Sur la feuille de papier : une trentaine de lignes d'une main qu'elle ne connaissait pas, et ces lignes signées *Claude Lambriquet;* la dernière page était pleine de l'écriture de son père, et ce nom chéri, *Pierre Lambriquet...*

Elle replaça le tout au fond du coffret...

Elle n'avait pas la force...

— Je comprends, murmura-t-elle sourdement : le papier, c'est le testament;... le livret, c'est l'héritage...

Et ces deux nombres, cinq mille, cinq cents, apparurent à ses yeux, qu'elle tenait fermés pour ne point voir, comme deux horribles fantômes; et tout un monde de pensées se pressèrent dans son cœur...

Elle reprit sa prière.

Ce n'est que dans la prière qu'on retrouve le calme et le courage...

Après la prière, le coffret...

Elle déplia lentement la feuille de papier et lut :

« Ceci est mon testament. »

Le testament!... Elle ne s'était pas trompée...

Elle continua :

« La Jolinette, 14 août 1821.

» Pardonne, ô mon fils, pardonne à ton » malheureux père... Il ne te lègue pour » tout héritage que le fruit d'un crime!

» Tu me croyais le propriétaire de la » Jolinette : hélas! hélas! la Jolinette » n'est point à moi, ou plutôt je l'ai ravie à » son véritable propriétaire. J'ai dérobé au » marquis de Belmont l'acte de donation, » par monsieur de Fontenay, de la chau- » mière de Jacques Collet et de Marie » Lubin; j'ai fabriqué un acte de vente de » la Jolinette par le comte de La Meslaie à » Claude Lambriquet; depuis j'ai juré que

» je possédais légalement la Jolinette, et
» j'ai fait un faux serment.

» Mon fils, près de paraître devant Dieu,
» je cherche l'expiation de mon crime dans
» l'humble aveu que je t'en fais : c'est un
» supplice pour un père que de rougir de-
» vant son enfant... Pierre, Pierre, tu as un
» noble cœur, aie pitié de ma souffrance...
» Pierre, pardonne-moi.

» J'avais demandé à Dieu de vivre trente
» années, après mon crime, afin de léguer
» à mon fils un légitime héritage, et Dieu,
» par amour pour toi, sans doute, m'a
» donné ces trente années; mais qu'elles
» ont été longues pour moi, qu'elles ont été
» pleines d'amertume et de souffrances!
» Jamais le bonheur n'a un instant visité
» mon âme depuis mon crime : le bonheur
» n'est pas pour le méchant... Pierre, je
» t'ai vu sourire, enfant, sans sourire; j'ai
» mêlé des pleurs à tes premiers embrasse-
» ments.

» Pierre, pardonne... j'ai tant souffert!
» Et c'est pour toi que je souffrais... Sans
» cet amour paternel qui est plus fort que
» la mort même, eussé-je pu étouffer les
» cris de ma conscience, endormir les tor-
» tures qui déchiraient mon cœur?

» Mon fils, j'avais dit : Si je vis trente
» ans, Pierre, aux yeux des hommes, sera
» héritier légitime, puisque la loi reconnaît
» comme propriétaire celui qui a possédé
» trente années, et Pierre ignorera mon
» crime... Ces trente ans, je les ai vécus, et
» près de descendre au tombeau, une force
» surnaturelle me contraint à tout avouer...
» Je vois une éternité de supplices qui
» s'ouvre devant moi... Ah! si, ces trente
» ans, je pouvais les vivre encore! O mon
» Dieu!... je les ai passés dans la paresse;
» que n'ai-je plutôt acheté l'héritage de
» mon fils à la sueur de mon front!

» Mon Dieu! mon Dieu! trente ans en-
» core pour réparer, pour expier...

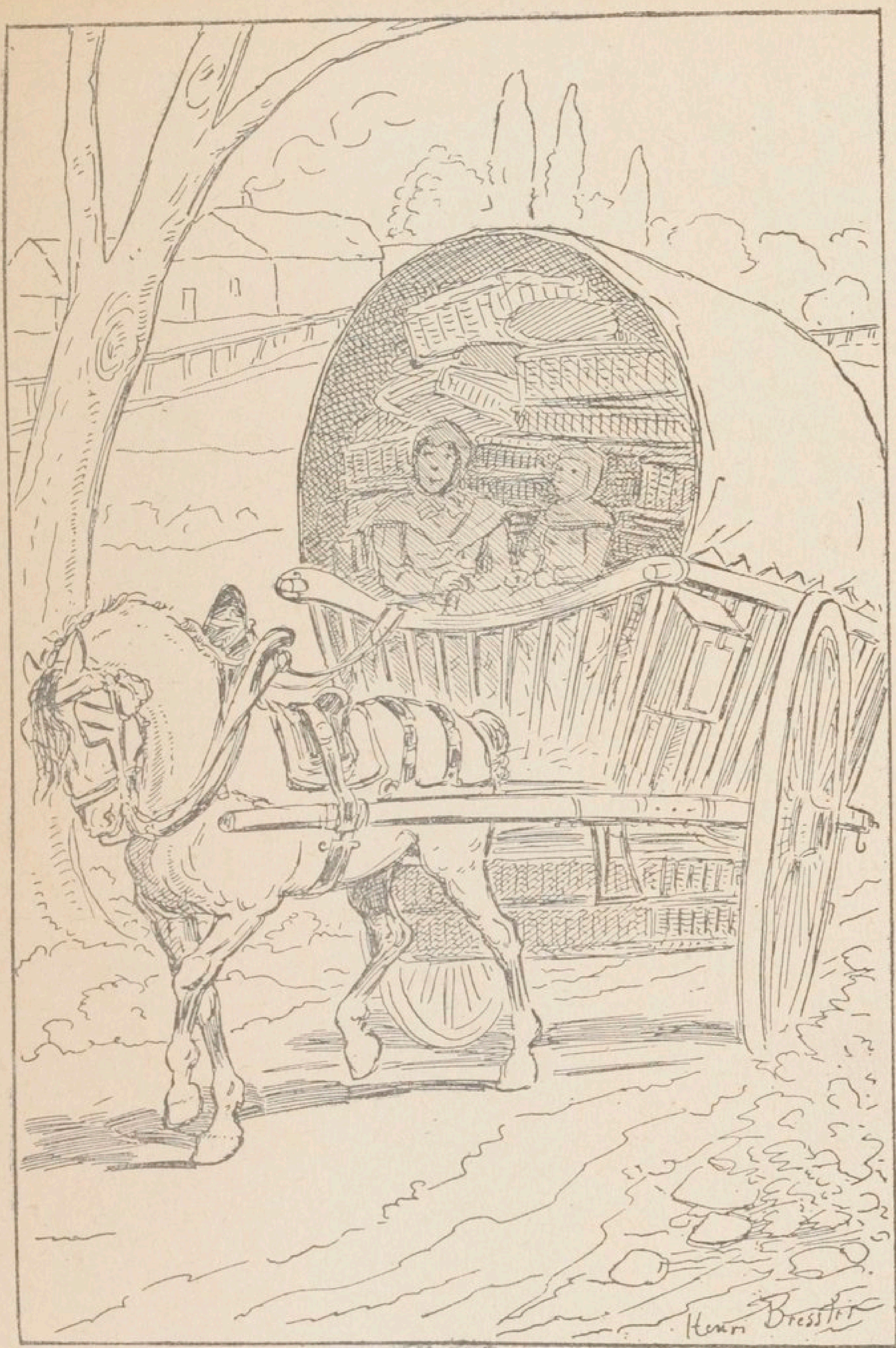
» Mon Dieu, n'est-il point d'espoir pour » le pécheur?...

» Pierre, Dieu est sourd à ma voix, et il » doit l'être... après la miséricorde, la jus- » tice... une justice infinie, de même qu'une » miséricorde infinie...

» Mais toi, mon fils, mais toi, pour qui » j'ai tant souffert, fermeras-tu aussi » l'oreille à mes gémissements? Aie pitié... » fais ce que je n'ai point fait moi-même : » sauve l'âme de ton père et l'honneur de » ton nom...

» Comprends bien, Pierre : aux yeux » des hommes, tu es légitime héritier; j'ai » possédé trente ans. Mais si mon crime est » découvert jamais, le déshonneur s'attache » à ton nom. Aux yeux de Dieu, hélas! » toute cette terre que je me suis appro- » priée, pèse sur mon âme... Encore une » fois, Pierre, aie pitié... Sauve l'âme de » ton père et l'honneur de ton nom.

» Fais ce que je regrette de n'avoir point



La mère Camus la prenait dans sa voiture. (P. 144.)

» fait, ce que je ferais si Dieu me rendait » ces trente ans : vends le champ et fais-en » remettre secrètement le prix au fils de » Robert de La Meslaie, Arthur de La » Meslaie, légitime héritier et véritable » propriétaire... Travaille pour racheter la » Jolinette.

» O mon fils, la paix descend avec moi dans la tombe si tu exauces ma prière...

» Mais je me sens mourir...

» Je te bénis...

» Adieu, Pierre, adieu...

» Pardon!... aie pitié!...

» Mais, sans pitié, sans pardon, je te » bénis encore, mon fils; car mon amour » est tel qu'après avoir souffert trente ans » ici-bas d'indicibles tortures, je me sens la » force encore de souffrir pour toi toute » une éternité!

» CLAUDE LAMBRIQUET. »

Et c'était le mystère...

Quel affreux mystère!...

Qu'il avait dû souffrir d'angoisses et de tortures, le vieux Claude! qu'il avait dû souffrir de honte et de douleur, Pierre Lambriquet!

— La tristesse de Claude a passé sur le front de Pierre, dit l'orpheline d'une voix défaillante; ah! je le sens, elle passera du front de Pierre sur celui de Thérèse...

— Mon Dieu, ajouta-t-elle en se signant, recevez l'âme de Claude dans votre repos, et ajoutez au bonheur de Pierre, car Thérèse reprendra l'œuvre, qu'elle s'achève ou qu'elle commence. S'il faut trente ans, mon Dieu, donnez-moi ces trente ans et je mourrai heureuse. Oui, si Dieu le permet, Thérèse sauvera l'âme de Claude et l'honneur du nom de Pierre... Mon Dieu! mon Dieu! trente ans...

Il ne fallait plus trente ans.

Thérèse laissa enfin tomber ses regards voilés de larmes sur les lignes ajoutées au testament par la main de Pierre :

Ces lignes portaient différentes dates :

« 27 août 1821.

» Un fils n'a point à pardonner à son » père...

» Seigneur, oubliez que Claude Lambri- » quet a péché contre cette parole sainte : » Celui qui aime son fils ou sa fille plus que » moi, n'est pas digne de moi;... et recevez- » le dans votre saint paradis.

» Pierre expiera avec amour...

» Un seul regret : Geneviève ! »

« 16 avril 1822.

» Geneviève n'est plus !

» Sa mort m'est le gage du salut de » Claude.

» Dieu a brisé l'obstacle : je com- » mence...

» Seigneur, donnez-moi le courage ! »

« 28 mai 1822.

» La moitié du sacrifice est accomplie : le » champ est vendu... que l'âme de mon » père repose en paix !

» Ils disent, les insensés : Il a touché à » l'héritage de ses enfants!

» L'héritage que je veux léguer à mes » enfants, c'est l'honneur et la vertu... Je » me tiens pour détenteur illégal de la Joli- » nette : la loi de propriété, après trente » ans de possession injuste, n'existe pas » devant Dieu, et ma conscience le re- » grette. »

« 7 juillet 1829.

» Jour de la première communion de » Thérèse.

» En me donnant Thérèse, Dieu m'a » mille fois plus donné qu'en me donnant » la Jolinette. »

« 8 juillet 1829.

» Un second bonheur : Guillaume!

» Que Dieu bénisse Guillaume en lui don- » nant un cœur bon et vertueux, en lui » inspirant dès l'enfance le sentiment du » devoir!

» Ah! si Guillaume déshonorait jamais

» un nom dont l'honneur a tant coûté à son » père !... »

« 12 août 1829.

» La mère Jappon, la Providence de ma » Thérèse, la Providence de la Jolinette, a » rejoint Geneviève...

» Que les âmes des deux saintes inspi- » rent du haut du ciel le cœur de mes en- » fants !... »

« 14 août 1834.

(Le 14 août 1834 était le dimanche qui avait vu pour le père et la fille tant de bonheur.)

« 14 août 1834.

» Dieu lui-même m'a soutenu et béni...

» Sur les cinq mille francs, prix d'esti- » mation de la Jolinette, il ne reste plus à » verser que cinq cents francs entre les » mains de notre vénérable curé, dépositaire » de mon secret.

» Arthur de La Meslaie a reçu les quatre » mille cinq cents francs, déjà payés, sans

» connaître la main qui les lui envoyait; il
» sait seulement que c'est une restitution.

» J'apprends avec bonheur que les quatre
» mille cinq cents francs et les trois mille
» francs, prix du champ, ont été donnés
» aux pauvres : la prière des pauvres mon-
» tera jusqu'au cœur de Dieu et sauvera
» l'âme de Claude.

» Si Dieu me prête vie jusqu'à l'achève-
» ment de mon œuvre, j'anéantirai le tes-
» tament; si je meurs avant d'avoir racheté
» entièrement la Jolinette, je dirai à Thé-
» rèse et à Guillaume : Mes enfants, sauvez
» l'âme du père et de l'aïeul, sauvez l'hon-
» neur de votre nom... Mais le Seigneur
» aura pitié et ajoutera quelques jours en-
» core au nombre des jours que j'ai déjà
» vécu; il ne permettra point que Thérèse
» lise jamais ces lignes.

» Ma Thérèse, elle est si vertueuse! Que
» le bonheur soit son partage!

» Merci, mon Dieu, de m'avoir donné » Thérèse !

» Si mon cœur est rempli d'actions de » grâces pour la sœur, il est plein de » prière pour le frère : mon Dieu, faites que » Guillaume ressemble à Thérèse... Faites, » faites qu'un jour je puisse dire en vous » bénissant : Thérèse, Guillaume, la Joli- » nette !... »

La date du 14 août 1834 était répétée, et ce mot avait été ajouté après coup :

» Singulière coïncidence ! C'était le » 14 août 1821 que Claude Lambriquet » traçait les lignes du testament. Treize » ans d'angoisses, de honte, de travail et » de douleur, et je n'ai pas fini !... Ah ! que » ne puis-je dire à tous ceux qui s'écartent » de la voie du devoir : Méchants, trem- » blez et songez, avant de faire le mal, » qu'il vous faudra treize ans et plus de » souffrances et de larmes pour racheter un » instant d'égarement... »

Thérèse inonda de larmes le testament de Claude, couvrit de baisers les lignes de son père, et écrivit d'une main défaillante de douleur et d'amour :

« 17 septembre 1834.

» Père, tu as dit, agonisant, à ta Thérèse : » Ton héritage... Thérèse est heureuse et » fière de la confiance d'un cœur tel que le » tien...

» Père, Dieu l'aidant et ton âme l'inspi- » rant, ta Thérèse sera forte et courageuse, » tâchera de suivre le chemin que tu as » suivi sur la terre, le chemin du devoir et » de la vertu...

» Père, en mourant, sa mère lui a légue » le petit frère, tu lui lègues l'honneur de » son nom : elle sera toujours la mère de » Guillaume, et elle achèvera son œuvre... » que Dieu lui prête vie, et Guillaume » Lambriquet lèguera un jour à ses enfants » le légitime héritage de la Jolinette... »

XIII

Thérèse Lambriquet, plus calme après beaucoup de pleurs et une longue prière, réfléchit aux moyens de parvenir à l'accomplissement de la pieuse tâche qu'elle s'était imposée.

Cinq cents francs, c'était une fortune, tout une fortune. Comment les gagner si jeune, sans talent, et pourvoir à l'instruction du petit frère, et nourrir le petit frère, et vêtir le petit frère, et se vêtir elle-même, et conserver toujours à la Jolinette, pour laquelle le vieux Claude avait donné son âme, pour laquelle Pierre Lambriquet avait donné sa vie, cette apparence fraîche et coquette qui en faisait la perle de Fontenay ?

— Car je croirais manquer à mon devoir, se disait la pauvre orpheline, si je ne soignais pas la Jolinette comme on soigne

un enfant chéri ; mon père l'aimait tant!

A force de penser, de réfléchir, de considérer, Thérèse fit ses plans et vit avec une joie qu'on ne saurait dire qu'elle pourrait payer au moins cinquante francs chaque année.

— Cinquante francs! se dit-elle; il ne faudra que dix ans. Alors le frère aura dix-sept ans... Je le ferai élever comme l'aurait fait le père : la première communion à Fontenay et l'école jusqu'à la première communion; deux ou trois ans de pension à Paris, et puis Châlons... Oh! que je serai heureuse d'accomplir tous les vœux du père!

— En ce qui concerne Guillaume, se hâta d'ajouter la jeune fille; car, pour moi... Non, je ne quitterai jamais Guillaume : je n'étais qu'à demi sa mère quand nous avions le père; maintenant je dois lui tenir lieu et de père et de mère...

Thérèse arrangea cent et cent fois son

plan de vie, sourit presque, la pauvre enfant! à ses nouvelles espérances, et versa des larmes abondantes à la pensée que personne n'était plus là désormais pour lui dire : Thérèse, tu fais bien...

Mais monsieur le curé de Fontenay avait eu la confiance de Pierre; elle alla trouver monsieur le curé.

La jeune fille lui dit tout, la scène du lit de mort, sa résolution bien arrêtée d'achever l'achat de l'héritage, ses intentions pour Guillaume.

— Mais, ma pauvre enfant, vous n'y pensez pas? interrompit le saint homme : comment voulez-vous que le travail de vos faibles mains accomplisse tant de choses à la fois?

— Dieu aidant, murmura la bonne fille : je sais bien que, par moi-même, je ne puis rien, absolument rien.

— Ecoutez, Thérèse : Pierre a payé quatre mille cinq cents francs sur cinq mille,

les neuf dixièmes de la somme. Ces neuf dixièmes ont été versés par Arthur de La Meslaie, qui est riche à millions, dans le sein des nécessiteux; le dernier dixième le sera également : n'êtes-vous pas plus pauvre aujourd'hui que le dernier des pauvres qui a reçu le fruit des fatigues et des sueurs de votre père? J'irai trouver le comte, je lui dirai votre position...

— Oh! monsieur le curé, vous me faites rougir...

— Thérèse, de l'orgueil!...

— Non, non, pas d'orgueil, puisque je suis prête à tout, monsieur le curé, prête à tout, jusqu'à devenir la servante de la dernière des servantes de Fontenay pour achever l'œuvre du père; mais, grâce au père, à ses efforts, à son travail, nous possédons les neuf dixièmes de la Jolinette, puisque le père a payé les neuf dixièmes de son prix : ce serait donc voler les véritables pauvres.

— Plutôt détruire toute l'œuvre du père, ajouta l'orpheline avec des pleurs, que de recevoir l'aumône, quand j'ai deux bons bras pour travailler. Oh! je connaissais bien le père, son noble cœur : si n'eût été l'honneur de son nom, il aurait d'un coup, et sur-le-champ, restitué la Jolinette à son propriétaire, pour racheter l'âme du vieux Claude : eh bien! moi, pour l'âme du vieux Claude et pour l'honneur du nom du père, je me sens prête à tout, monsieur le curé; je le répète, à tout, mais non à ajouter un autre déshonneur à un éternel déshonneur, à recevoir ce que je n'ai point légitimement gagné.

— Thérèse, vous êtes une bonne fille; Dieu vous bénira dans ce que vous avez de plus cher au monde, le petit frère, et il vous fera la grâce d'achever l'œuvre sainte de Pierre Lambriquet. Mais vous avez le temps, mon enfant; occupez-vous avant tout de Guillaume. Si je vous offrais qu'il allât à l'école pour rien?

— Je refuserais, monsieur le curé. Que tant d'autres acceptent qui ne peuvent pas travailler ou qui ont dix ou douze enfants à nourrir, je le comprends; mais moi, qui n'ai que Guillaume, moi qui ai deux bons bras, moi qui possède les neuf dixièmes de la Jolinette...

— La Jolinette ne vous rapporte pas un sou, mon enfant.

— Vrai, monsieur le curé, si le vieux Claude n'eût, pour ainsi dire, vendu son âme pour la Jolinette, si le père n'eût donné sa vie pour elle (car s'il n'eût point été carrier, l'accident ne lui fût point arrivé et il vivrait encore), vrai, comme je m'appelle Thérèse Lambriquet, je vendrais aujourd'hui même la Jolinette pour payer ces cinq cents francs qui me pèsent, et assurer l'avenir de Guillaume. Mais, c'est impossible, c'est impossible! Il faut, après tant de souvenirs, tant de dévouement, que le dernier qui aura dans les veines du sang

des Lambriquet, meure en bénissant la Jolinette... Il faut que la Jolinette devienne, quand il n'y aura plus de Lambriquet, le patrimoine des orphelins et des vieillards pauvres... Et quand le temps, qui détruit tout, aura fait des ruines de la Jolinette, il faut qu'on y élève une croix... une croix, monsieur le curé, une croix dit tant de choses au cœur, et l'on aura tant souffert, tant gémi, tant aimé à la Jolinette.

Le bon curé pleurait...

Thérèse, à deux genoux devant lui, sanglotait de toutes ses forces.

Ce fut le saint homme qui parla le premier; après un long silence :

— Thérèse, répéta-t-il, le bon Dieu vous bénira, mon enfant... Mais, une fois encore, ayez patience. Mettez le petit frère en état de vous aider, et à vous deux, vous rachèterez l'héritage.

— Non, non, monsieur le curé, non, je

n'ai pas le temps. Bon Dieu! si l'âme du vieux Claude souffre au purgatoire, jusqu'à ce que ceux qui sont nés de lui payent la dernière obole...

— Nos œuvres nous sont personnelles, ma fille : Claude Lambriquet a été jugé non par les sentiments du cœur de ses héritiers, mais par les sentiments de son propre cœur...

— Et puis, vous le dirai-je, monsieur le curé, ce nom de Lambriquet dont j'étais si fière... Car, je vous l'avouerai, je disais dans mon cœur : Nous ne sommes rien, nous autres; mais, c'est égal, nous pouvons lever la tête et aller de pair avec les princes et les barons, parce que la véritable noblesse, c'est la noblesse du cœur; et la noblesse du cœur, c'est l'homme et la vertu... Eh bien! monsieur le curé, maintenant, le nom de Lambriquet me pèse à tel point que parfois je voudrais pouvoir me dire Thérèse tout court; le fardeau de dés-

honneur est si lourd à porter! Tenez, monsieur le curé, il m'apparaît la nuit, ce nom, tout peint en noir, au milieu des flammes qui dévorent peut-être l'âme du vieux Claude, et à travers un voile couvert de sang, le sang qui souille encore les derniers vêtements du père...

— Thérèse! Thérèse! vous péchez contre Dieu, ma fille, dit sévèrement le prêtre. Dieu est infiniment juste, infiniment bon, et vous mettez à la fois en doute, en vous abandonnant à de belles pensées, à un tel désespoir, la bonté et la justice de Dieu. Calmez-vous, mon enfant, et parlons sérieusement. Vous avez deux devoirs à remplir, deux tâches bien saintes : votre mère vous a légué le petit frère; votre père vous a laissé en héritage une dette sacrée... Cette dette, vous pourriez vous la faire remettre; vous ne le voulez point : je vous approuve. Mais ce que je n'approuve point, c'est votre impatience : votre

père a travaillé treize ans, et vous ne voudriez point que cela durât pour vous treize jours!

— De l'impatience, monsieur le curé? interrompit la jeune fille.

— Oui, Thérèse, continua le digne homme en faisant un geste de douce autorité; oui, de l'impatience. Je ne saurais nommer cela ardeur, empressement...

— Monsieur le curé...

— Laissez-moi dire, Thérèse : vous êtes une grande enfant... à seize ans, prétendez-vous juger des choses de la vie comme moi je le puis faire, après soixante ans et plus d'expérience?... Laissez-vous conduire, soyez bonne et sage... Si vous n'étiez pas venue, je serais allé vous trouver à la Jolinette, car je suis votre père maintenant, Thérèse; le prêtre est le père, de par Dieu, de tous les orphelins, et il est de son devoir de veiller sur eux... Mais je vous attendais, Thérèse, parce que je

sais que vous êtes une bonne fille. Allons, dites-moi que vous serez raisonnable, que vous ne vous forgerez plus de fantômes, que vous marcherez avec sagesse et prudence, sans précipitation, sans fausse ardeur, dans la voie que votre père vous a tracée; dites-moi que vous porterez avec patience, courage et résignation, votre part de tribulations et de douleur. Chacun ici-bas a son fardeau, ma fille, et le bon Dieu en proportionne toujours le poids à nos forces : il mesure le vent à la brebis tondue...

Donc, ma fille, reprit le digne homme après une légère pause, deux devoirs, deux devoirs bien consolants et bien doux pour un cœur dévoué et généreux : Guillaume et la Jolinette... Mais il ne faut pas négliger l'un pour l'autre, et le bon Dieu est si bon, sa providence est si grande! tout arrivera à bonne fin... Ainsi, ce n'est pas cinquante francs que vous paierez par

année à Arthur de La Meslaie, c'est ce que vous pourrez, quand vous aurez pourvu à vos besoins et à ceux du petit frère. J'approuve tous vos plans de travail; mais, encore une fois, je condamne l'impatience : vous allez donc me promettre de ne pas entreprendre au-delà de vos forces, de ne rien faire qui puisse nuire à votre santé, comme des veilles prolongées, des privations de nourriture, etc.

— Je promets tout ce que vous voudrez, monsieur le curé, vous êtes si bon! murmura la jeune fille, dont les paroles du saint homme avaient calmé le désespoir, et qui pleurait maintenant doucement à ses pieds.

— Promettez-moi aussi de venir me trouver, mon enfant, quand vous n'aurez point d'argent pour le mois d'école, pour le meûnier, pour vos vêtements et les vêtements de Guillaume. Je vous avancerai ce qui vous sera nécessaire. Ce serait de l'or-

gueil, mon enfant, ne l'oubliez pas, que de ne point accepter un prêt de la main d'un père. Soyez simple et confiante, soumise et bonne, et tout ira bien, car le bon Dieu vous bénira...

XIV

Nous le disons comme nous le disions au temps de la digne mère Jappon : tout alla bien... Mais aussi Thérèse fut simple et confiante, soumise et bonne...

Un regard sur sa vie jusqu'à la première communion de Guillaume, c'est-à-dire pendant près de quatre ans, intéressera peut-être.

On se levait de bonne heure à la Jolinette; on en avait dès longtemps l'habitude, Pierre Lambriquet allant à la carrière dès cinq heures du matin.

On faisait la prière à deux, le frère agenouillé près de la sœur, la sœur près du

frère. Autrefois le père de famille portait la parole; maintenant c'était Thérèse qui, d'une voix tout émue, — la prière lui rappelait tant de souvenirs, — remerciait Dieu pour le repos de la nuit, et lui demandait ses grâces pour le nouveau jour.

Guillaume aidait Thérèse au ménage. La jeune fille mettait toujours en pratique les bons conseils de la mère Jappon : chaque matin, la maison était balayée du haut en bas, même les *belles chambres*, c'est-à-dire la chambre de Geneviève et la salle où l'on n'entrait que dans les occasions.

— La propreté, ma fille, la propreté avant tout, avait tant de fois répété Manette; la propreté, vois-tu, c'est le plus bel ornement d'une maison, qu'elle soit chaumière ou palais, comme la modestie est la plus belle parure d'une jeune fille.

Après les soins du ménage, le déjeuner.

C'était pendant le déjeuner que le frère et la sœur, assis, l'hiver au coin du feu, et

l'été, sur le seuil de la Jolinette, parlaient des devoirs et des occupations de la journeé.

— Et tu ne t'amuseras pas en revenant de l'école à midi, n'est-ce pas, Guillaume? ne manquait jamais de recommander Thérèse; je serais bien mécontente si cela t'arrivait. Cela dérange toute ma journée, frère, quand nous ne dînons pas à l'heure. Je sais bien qu'il te faut de l'exercice pour te reposer de l'école du matin, et te faire *tout frais* pour l'école du soir; aussi nous nous dépêcherons de dîner, et nous irons tous deux aux champs pour faire de l'herbe aux lapins.

Un autre jour, on allait au bois pour des fagots, au village pour de la graine pour les poulets, ou des provisions de ménage, au moulin, à la fontaine, etc.

Le déjeuner des habitants de la basse-cour avait lieu après le déjeuner des orphelins, et c'était le grand plaisir de Guil-

laume, plaisir dont la sœur le privait quand il était méchant ou paresseux; ce qui arrivait souvent.

Thérèse avait su faire, de deux petits lapins blancs qu'elle avait élevés du temps du père, une grande famille de lapins; de deux poulets, présent d'un fermier, une grande famille de poulets. Peu à peu on avait eu des oies, des canards et des pigeons, et la fille de Pierre s'était établie marchande de volaille, sur une petite échelle, s'entend. Elle allait une fois par semaine à Paris, le jeudi, parce qu'il n'y avait point d'école, pour y porter, mauvaise mère, disait-elle, tous ses pauvres enfants. La mère Camus la prenait, moyennant paiement, dans sa voiture, et toute sa volaille vivante, car l'orpheline ne se serait point résignée à tuer de ses propres mains les petites créatures qu'elle avait vu naître, et qu'elle avait si longtemps nourries et caressées. Elle gagnait bien vingt

francs par mois, tous frais faits, par ce petit commerce. C'était pour elle une véritable fortune.

— Maintenant, tu vas apprendre tes leçons, Guillaume, disait la bonne sœur en revenant de la basse-cour, et je te les ferai répéter tout en travaillant. Ce serait si grand dommage, si tu arrivais à l'école sans avoir ouvert ton livre. Je ne te dirai pas la honte qui est le partage du paresseux; mais je te dirai, Guillaume, que les mois d'école sont chers, que j'ai grand'-peine, tu le sais, à gagner l'argent, et qu'ainsi il faut que tu sois raisonnable.

Mais Guillaume n'était pas raisonnable : Guillaume, comme tant d'autres enfants qui reçoivent sans reconnaissance les bienfaits de leur père et de leur mère, ne profitait point des sacrifices de sa sœur. Le plus souvent l'école sonnait, et le paresseux n'avait point lu une ligne encore. Il tenait son livre parce qu'il avait peur que Thé-

rèse ne portât plainte à maître Nicolas Leboutier, le magister, s'il résistait ouvertement, et que maître Nicolas Leboutier ne lui tirât les oreilles; mais il ne se donnait pas la peine d'apprendre.

— Allons, mon pauvre Guillaume, soupirait la sœur en remettant à l'enfant ses livres et ses cahiers au premier coup de la cloche de l'école, demain tu auras la honte de me voir faire le ménage toute seule, car j'aime mieux avoir plus de peine et de fatigue, et que tu saches tes leçons.

Le lendemain, elle réveillait le frère à l'heure accoutumée, faisait la prière avec lui, lui donnait son livre et se mettait toute seule au ménage. Mais Guillaume n'avait point honte; il disait tout bas : Tant mieux! tant mieux!

Le mauvais cœur!

Le surlendemain, après deux jours de paresse, la grande punition :

— Guillaume, tu n'as pas eu de bon point

de deux grands jours : tu n'iras pas aux bêtes.

Ne point aller aux bêtes, c'était ne point aller à la basse-cour pour le déjeuner.

— Cela m'est égal, Thérèse; tu auras beaucoup de peine sans moi.

— C'est vrai, frère; mais je n'aurai pas autant de peine dans mes bras à tout faire toute seule, que je n'en éprouve dans mon cœur quand tu n'es pas sage.

— Je suis sage...

— Ce n'est point être sage que de ne pas savoir ses leçons.

Tout le temps que Guillaume était à l'école, Thérèse travaillait à l'aiguille; elle raccommodait *pour le monde* et entreprenait, à l'occasion, des trousseaux de mariée en ce qui regardait le linge, les layettes, le blanchissage et le remontage des bonnets de paysanne, etc.

Quand le petit garçon revenait de l'école, on dînait.

Pendant l'école du soir, et tandis que de quatre à six heures Guillaume jouait avec les petits camarades, car c'était permis alors (la bonne sœur sachant bien qu'il faut des jeux à un enfant avec les enfants de son âge), Thérèse reprenait son ouvrage.

A six heures, le souper des bêtes; et à sept, le souper des orphelins.

Après le souper, encore le travail à l'aiguille pour la jeune fille, tout en causant avec le petit garçon pour l'amuser. Guillaume apprenait ensuite sa leçon, faisait sa prière, se couchait et dormait, ronflant de tout son cœur, tandis que Thérèse raccommodait les hardes du frère, confectionnait quelque nouvel habillement pour son Guillaume, ou réparait l'unique robe noire qu'elle possédât, et qu'elle ne portait que le jeudi matin pour le marché, et le dimanche pour l'église.

Le temps passait ainsi, jour après jour, dans un travail assidu et quelquefois péni-

ble, mais aussi dans le calme, la joie du cœur et l'espérance.

Il faut dire pourtant que l'orpheline avait bien des inquiétudes, bien des angoisses; des inquiétudes, des angoisses toutes maternelles, et ce sont les pires des inquiétudes et des angoisses : Guillaume... Elle ne craignait point pour sa santé, mais pour son cœur. Ce n'était point cet enfant doux, soumis, aimant, qu'elle avait rêvé, quand elle le berçait tout petit sur ses genoux, ou qu'elle lui apprenait aux pieds de la mère Jappon à joindre ses petites mains pour la prière; Guillaume était entêté, désobéissant, querelleur, paresseux, insouciant... Point le moindre respect pour les choses les plus saintes, ni l'église du bon Dieu.

La sœur pleurait, quand elle le surprenait à de vilaines choses pendant la messe.

— Monsieur le curé est si bon pour nous, disait-elle; c'est un véritable père ! Et si tu ne pries pas le bon Dieu pendant la messe,

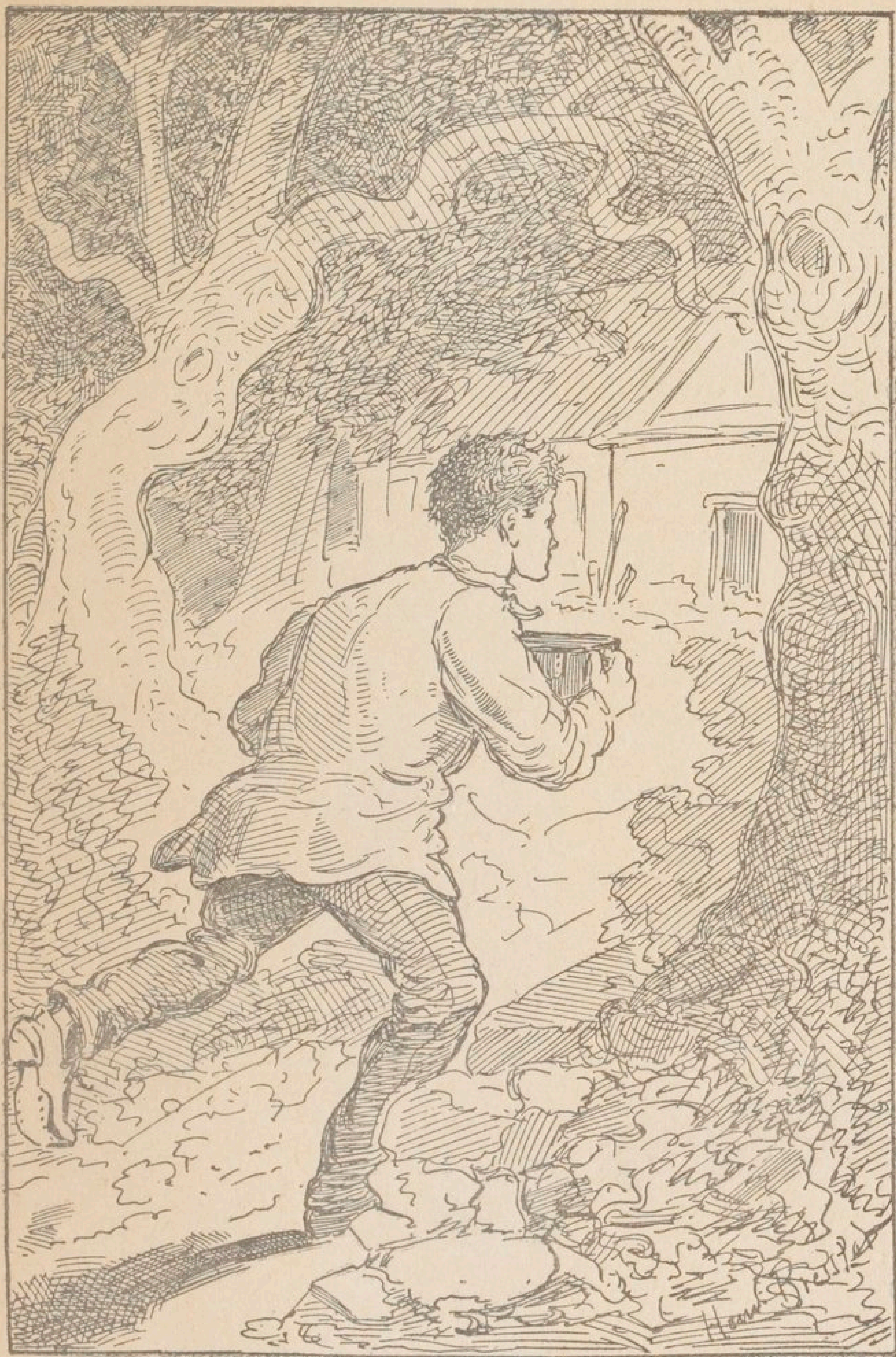
tu seras toujours malheureux, parce que le bon Dieu ne te bénira pas, et qu'on ne peut rien ici-bas, on a beau dire, sans la Providence du bon Dieu.

— Je m'en moque pas mal de ton curé, répondait Guillaume en haussant les épaules avec dédain, et de la messe, je m'en moque tout autant, sinon du bon Dieu ; car Théodore Dupré, qui est grand, lui, puisqu'il commence à avoir des moustaches, et qui est en pension à ce Paris où l'on sait toutes choses bien mieux qu'à Fontenay, m'a dit qu'il n'y a point de bon Dieu.

— Et tu aimes mieux croire ce que te dit Théodore Dupré, que ce que te dit ta sœur?

— Comme dit Théodore Dupré, les femmes croient toutes qu'il y a un bon Dieu, elles ne pourraient pas vivre sans cela; mais, nous autres, hommes...

— Tais-toi, Guillaume, tu n'es qu'un enfant, et qu'un enfant méchant et sans raison, comme aussi Théodore. Quand tu auras



Guillaume remonta le ravin en courant. (P. 174.)

vingt ans, tu sauras et tu jugeras tout autrement des choses. Alors en voyant une maison ou une montre, tu supposeras nécessairement un ouvrier ; en voyant le monde tu croiras un Créateur puissant et infiniment bon. Aujourd'hui tu t'imagines que toutes choses se sont faites toutes seules; Théodore te l'a dit, n'est-ce pas? la maison, la montre, le monde... Quel intérêt, frère, ta sœur a-t-elle à te tromper?

— Quel intérêt peut avoir Théodore?

— Beaucoup plus d'intérêt que tu ne penses, frère : les méchants travaillent toujours à grossir leurs rangs, afin de paraître plus forts.

XV

Il nous faudrait des pages, des pages, et encore des pages, pour suivre pas à pas le frère et la sœur. Nous regrettons de ne pouvoir le faire, et nous ne le regrettons

pas : nous aurions aimé à redire la vie simple et modeste, sainte et courageuse de Thérèse Lambriquet; mais, hélas! à côté, il nous eût fallu peindre les progrès effrayants du vice dans le pauvre cœur de Guillaume.

En dépit des pieux et constants efforts de la bonne jeune fille, Guillaume avait persévéré dans le mal, et pourtant qu'elles étaient touchantes les exhortations de la sœur quand, les lèvres pressées sur le front du frère, elle lui pardonnait une faute ou lui montrait les avantages d'une vie sérieuse et honnête!

Le bon curé était mort avant même que Guillaume eût fait sa première communion, et cette mort avait entièrement livré la pauvre Thérèse à elle-même. Thérèse, avec toute sa science de ménagère, n'avait pas l'expérience des choses de la vie, et d'ailleurs c'est une terrible tâche, même pour celui qui a l'expérience, de guider un jeune

homme aux dispositions mauvaises et au cœur pervers.

Cœur pervers, c'est dire trop peut-être pour le fils de Pierre Lambriquet : nous ne savons réellement, nous ne savons...

Quand Thérèse parlait au bon curé de l'avenir de Guillaume, de son projet de le mettre en pension à Paris, selon le vœu du père, et par la suite de le faire entrer à l'école de Châlons, le bon curé répondait invariablement :

— Nous verrons, nous verrons, ma fille. Savons-nous ce que sera Guillaume, quand le temps sera venu de prendre une décision? Vous comprenez, Thérèse, il vaut mieux que Guillaume reste au village, et soit à Fontenay marchand de volaille, comme sa sœur, ou carrier, comme son père, que de déserter, à Paris et à Châlons, le sentier de l'honneur et de la vertu : nous verrons...

Mais, hélas! la mort, comme ce voleur

dont parle l'Evangile, avait surpris le digne homme au moment où l'on s'y attendait le moins, et Thérèse n'avait pas même pu recueillir ses derniers avis, ni recevoir sa dernière bénédiction.

Après la première communion, elle avait mis le frère en pension à Paris : c'était, la pauvre enfant! son vœu unique depuis la mort du père. Elle avait étendu son petit commerce, elle avait redoublé de travail, ayant bien soin de le cacher au bon curé, et elle avait amassé à l'avance, tout en envoyant de temps en temps de petites sommes à Arthur de La Meslaie, deux cent cinquante francs, prix d'un semestre. Il avait fallu ensuite des merveilles, des prodiges pour arriver au paiement du troisième trimestre, du quatrième, de la seconde année, de la troisième année; elle avait fait des merveilles, des prodiges, et elle était arrivée : à quel prix? Elle seule le savait, et Dieu.

Et l'ingrat n'avait point profité de tant de sacrifices! Toujours inappliqué, toujours paresseux, toujours insouciant, il avait fait fi de tant d'efforts et de peines.

— Oh! travaille, travaille, frère, je t'en conjure, ne cessait de répéter la bonne Thérèse; tu seras si heureux si tu travailles, un si bel avenir s'ouvre devant toi! Il viendra un temps où tu regretteras, frère, ces jours, ces mois, ces années qui passent sans que tu penses à autre chose qu'à te divertir. Et puis, frère, songe bien que la paresse est la mère de tous les vices : le père nous l'a répété bien des fois. T'en souviens-tu? Et la mère Jappon donc, et monsieur le curé...

— Ecoute, sœur, ne me parle jamais ni de ta mère Jappon, ni de ton curé : je les déteste.

— Pauvre frère! tu me détestes aussi, je gage, puisque tu détestes tous ceux qui parlent de devoir; mais le bon Dieu sait

bien que, moi, je t'aime et que, sur l'heure, je donnerais tout mon sang pour ta vie ou pour ton bonheur.

— Petite sœur, je travaillerai mieux : n'en parlons plus.

— N'en parlons plus, répétait Thérèse en donnant, joyeuse et déjà pleine d'espérance, un bon baiser à Guillaume.

Ainsi se terminaient toutes les entrevues du frère et de la sœur, et Thérèse continuait à se bercer d'illusions, jusqu'à ce qu'elle retournât à la pension, et que le maître lui parlât avec crainte de l'examen qui approchait pour l'admission à Châlons, et qui allait décider de l'avenir de Guillaume Lambriquet.

Le temps de l'examen arriva.

Quelles angoisses pour la sœur !

— S'il réussit, comme je serai heureuse ! disait-elle; j'oublierai tout, tout ce que j'ai souffert... S'il ne réussit pas, ô mon Dieu ! quel chagrin... Pourtant il me restera une

consolation : j'aurai fait mon devoir...

Thérèse en fut réduite à cette consolation du devoir accompli : le frère ne réussit pas ; il n'avait jamais travaillé, il ne pouvait réussir.

— Ton avenir était si beau ! murmura tristement la sœur, quand Guillaume revint à la Jolinette.

— Tout ce que le bon Dieu fait est bien fait, comme disait le père, ajouta-t-elle. Si le père eût vécu, il n'eût pu supporter un tel coup ; voir toutes ses espérances, des espérances caressées sur ton berceau, s'évanouir en un instant et par ta faute, Guillaume ! Oui, oui, tout ce que le bon Dieu fait est bien fait : puisque tu devais être un méchant garçon, le bon Dieu a bien fait de rappeler le père.

— Ecoute, Thérèse, c'est la chance, dit Guillaume en s'étendant nonchalamment dans le fauteuil qui ornait la chambre de Geneviève, et dans lequel avait expiré la

mère Jappon. Tu ne comprends rien à tout cela, toi qui n'as jamais rien vu et qui ne sais que ce qu'on sait à Fontenay. Pour réussir dans un examen, il ne faut que de la chance, rien que de la chance.

— Parce que je ne suis qu'une pauvre petite paysanne, tu ne me persuaderas pas, Guillaume, que des vessies sont des lanternes : Je ne crois point à la chance, moi ; j'ai confiance dans le travail comme j'ai confiance dans le bon Dieu : un paresseux ne sera jamais capable de rien. Oh ! frère, frère, c'était si beau ! Le père avait rêvé pour toi un si brillant avenir ! Pauvre père, s'il voit cela de là-haut... Mais, non, il ne le voit pas, car le ciel, c'est le parfait bonheur, et si son regard planait aujourd'hui sur la Jolinette, il verserait tant de larmes !

— Tu ne veux pas comprendre, Thérèse.

— Je comprends la seule chose qui soit à comprendre, c'est que tu es un paresseux, et que tu ne feras rien de bon : voilà, frère.

— Allons, petite sœur, baise-moi et pardonne... Nous rêverons à nous deux un autre avenir.

— Oh ! tu n'en trouveras pas sans travail, Guillaume...

— Mais je travaillerai : tu verras... J'étais jeune, vois-tu. Allons ! baise et pardonne...

Et la pauvre sœur, croyant encore aux promesses du frère, et se laissant aller de nouveau à l'espérance, baisa, pardonna et se prépara à de nouveaux efforts, à de nouveaux travaux, à de nouveaux sacrifices pour assurer à Guillaume une honorable carrière.

Pendant deux jours, le frère et la sœur se mirent l'esprit à la torture, pour chercher un état lucratif et convenable.

Thérèse voulait que Guillaume restât au village, Guillaume ne rêvait que Paris. Guillaume l'emporta : il fut décidé qu'il

entrerait en apprentissage chez un serrurier.

Que dirons-nous?

Guillaume ne travailla pas plus chez le serrurier qu'il n'avait travaillé à l'école, qu'il n'avait travaillé à la pension.

Il avait été convenu qu'il reviendrait passer tous les dimanches à la Jolinette : il y vint sept ou huit fois, puis Thérèse ne le vit que quand il n'avait pas d'argent.

— De l'argent! y penses-tu, frère? demanda un jour la pauvre fille en pleurant. L'argent que je possède, c'est le fruit de mon travail. Si encore tu étais raisonnable!... Ah! si tu étais raisonnable, Guillaume, je partagerais avec tant de plaisir avec toi... Et cet argent, qu'en feras-tu? reprit-elle après une longue pause.

— Tu ne me réponds pas, frère, dit-elle encore, après un nouveau silence; donc, tu n'en veux pas faire un bon emploi.

— Sœur, j'ai des amis, et...

— Que Dieu me pardonne ce que je vais te dire, Guillaume, mais Dieu sait que c'est pour ton bien. Est-il juste que tu dépenses en plaisirs ce que je gagne avec tant de peine?... Si encore tu étais raisonnable!

— Ah! de ma vie, continua la jeune fille, tu peux m'en croire, Guillaume, je ne t'eusse fait semblable réflexion, si tu avais été raisonnable. J'aurais dit : Il travaille, il faut aussi qu'il s'amuse, le cher enfant! Et je t'eusse donné tout ce que je possède, et j'eusse redoublé encore, si possible, de travail et d'ardeur... Oui, frère, rien que pour ton plaisir.

— Tu n'aurais pas fait cela, Thérèse.

— Frère!...

— Qu'as-tu jamais fait pour moi, Thérèse?

— Oh! Guillaume! Guillaume!...

— On dirait vraiment, à t'entendre, que tu as fait des choses extraordinaires.

— Tu as raison, frère, soupira la jeune

fille en étouffant un sanglot, je n'ai rien fait pour toi que je ne dusse faire; je n'ai fait que mon devoir.

— Et aujourd'hui, fais-tu ton devoir en me refusant quelque argent?

— Oui, frère...

— Tu n'y songes pas, Thérèse; tu jouis de ma part d'héritage...

Thérèse crut mourir en entendant cette dure parole de la bouche de celui qu'elle chérissait plus que la vie.

— Ta part d'héritage, malheureux? murmura-t-elle avec égarement. Ah! Guillaume...

— Et le coffret d'ébène que tu ne m'as jamais montré, et dont le père t'a remis la clé au dernier soupir, que contient-il?

— Malheureux! malheureux! soupira Thérèse.

— Je veux voir le coffret, dit Guillaume d'un ton sec et froid.

— Le coffret est à moi...

— Tu prétends donc me ravir ma part d'héritage?

— Non, Guillaume; quand tu auras l'âge voulu par la loi, tu auras la Jolinette.

— Et tu garderas le coffret?

— Je garderai le coffret.

— Non; et aujourd'hui même... cria-t-il avec colère.

En même temps, il s'élança dans la chambre de Geneviève, courut au tiroir, et essaya de l'ouvrir ou de le briser.

Thérèse avait voulu suivre le frère, mais elle n'avait pas eu la force, la pauvre fille, et elle était tombée à deux genoux au milieu de l'appartement. Elle sanglotait et murmurait d'une voix déchirante :

— Guillaume, je t'en supplie, pour l'amour de Dieu, pour l'amour du père!

A ce mot, une émotion étrange passa, presque insensible, sur le front toujours froid et calme de Guillaume. Thérèse ne la remarqua heureusement point; c'eût été

pour elle le motif peut-être de nouvelles inquiétudes, de nouvelles angoisses.

Le dimanche soir, quand il passait la journée à Fontenay, l'apprenti serrurier couchait à la Jolinette : le frère et la sœur eurent donc de longues heures ensemble, assis l'un près de l'autre, sous le châtaignier. Guillaume resta sombre, quelque effort que fît Thérèse pour l'égayer un peu.

XVI

Si, vers trois heures, dans la nuit qui suivit ce funeste jour, vous eussiez passé dans l'étroit sentier qui conduit à la Jolinette, vous eussiez vu Guillaume Lambriquet fuyant avec précipitation loin du toit paternel.

Le malheureux!

Il tenait entre ses mains crispées le coffret d'ébène, et il murmurait d'une voix sombre et farouche : L'héritage! l'héritage!

Guillaume courut tout d'une haleine jusqu'au bout du sentier. Alors il s'arrêta, incertain du chemin qu'il devait prendre.

Qu'attendait-il?

Ah! croyons qu'il hésitait encore à consommer l'œuvre de la plus noire ingratitude, croyons qu'une dernière lutte s'élevait en son âme entre le bien et le mal, entre le vice et la vertu, entre l'honneur et le crime...

S'il y eut lutte, le vice remporta une bien triste victoire. Rappelé à lui-même par le chant joyeux d'un oiseau qui se vint percher non loin de lui sur le buisson, Guillaume regarda une fois encore à droite et à gauche, serra le coffret contre sa poitrine, s'élança enfin vers la Fosse-Bazin.

La Fosse-Bazin, c'est un étroit et profond ravin d'une petite étendue, et dont les côtés, hauts d'une centaine de pieds sur quelques points, se sont recouverts, entre les rocs qui les composent, d'arbrisseaux

toujours verts et d'un gazon émaillé de fleurs et de fraises. Au fond du ravin qui offre çà et là encore les traces d'un torrent, s'élèvent de grands arbres et des buissons qui forment un bois touffu, au sein duquel on a coupé des sentiers.

Ce fut à l'ombre de ces arbres que Guillaume, pour échapper aux regards de tous, ouvrit le coffret, le coffret auquel il avait pensé depuis la mort du père, et qui renfermait, il n'en doutait point, quelque joyau, le plus riche trésor de l'héritage... Puis, tournant dans la serrure du coffret la petite clé dont Pierre ne s'était séparé qu'au dernier soupir, le coffret s'ouvrit.

Guillaume vit le livret, la feuille écrite maintenant sur toutes ses pages, et pliée en quatre sous le livret.

Il dit, comme la sœur, en saisissant les objets d'une main frémissante :

— Le papier, c'est le testament... Le livret, c'est l'héritage...

Il ouvrit le testament.

Ses regards tombèrent sur la quatrième page.

Il lut... Il lut les lignes que Thérèse avait tracées, le 16 septembre 1844.

« Père, tu as dit, agonisant, à ta Thérèse :
» Ton héritage... Thérèse est heureuse et
» fière de la confiance d'un cœur tel que le
» tien...

» Père, Dieu aidant, et ton âme l'inspirant,
» ta Thérèse sera forte et courageuse, et
» tâchera de suivre le chemin que tu as
» suivi sur la terre, le chemin du devoir et
» de la vertu.

» Père, en mourant, sa mère lui a légué
» le petit frère ; tu lui lègues l'honneur de
» ton nom. Elle sera toujours la mère de
» Guillaume, et elle achèvera ton œuvre...
» Que Dieu lui prête vie, et Guillaume
» Lambriquet lèguera un jour à ses en-
» fants le légitime héritage de la Joli-
» nette... »

Et un peu plus bas :

« 14 septembre 1845.

» Douloureux anniversaire!

» Mais le bon Dieu a voulu que le 14 sep-
» tembre 1845 fût pourtant un beau jour :
» premier versement à Arthur de La Mes-
» laie sur les cinq cents francs de l'héri-
» tage : dix francs.

» Mon Dieu! donnez-moi la force et le
» courage, et bénissez le petit frère... »

« 30 décembre 1847.

» J'achève aujourd'hui les premiers cent
» francs sur les cinq cents francs de l'héri-
» tage. O mon Dieu, vous ne m'avez pas
» abandonnée... Merci, merci, mon Dieu...

» Guillaume m'a fait bien du chagrin de-
» puis la mort du père ; mais j'espère... Ce
» n'est encore qu'un enfant... »

» Aujourd'hui la première communion
» de Guillaume.

» Au jour de ma première communion, le
» père vous remerciait, mon Dieu, de lui

» avoir donné Thérèse, et pourtant je » n'étais qu'une enfant pleine de défauts : » je vous remercie de m'avoir donné Guil- » laume... Je renouvelle aujourd'hui mon » serment d'être sa mère toujours, tou- » jours, toujours, et de ne vivre que pour » lui. »

« 6 octobre 1849.

» Le frère entre en pension.

» Seigneur, permettez que le père voie » de là-haut que je n'ai rien de plus cher au » monde que l'accomplissement de ses » vœux, et bénissez, bénissez mon Guil- » laume ! »

« 31 décembre 1850.

» Rien cette année à Arthur de La Mes- » laie ; et comment faire pour les trente » francs qui me manquent pour le trimes- » tre de Guillaume ! »

« 2 janvier 1851.

» Ma croix en gage ; ma croix, que ma » mère tenait de la mère de sa mère,

» qu'elle m'avait suspendue au cou dans » mon berceau, et dont je ne m'étais jamais » séparée !... Mais on m'a donné sur ma » croix les trente francs pour Guillaume. »

« 31 décembre 1852.

» Rien cette année encore à Arthur de » La Meslaie. Monsieur le curé disait bien » que je ne pourrais tout accomplir à la » fois. Il disait aussi qu'il fallait avant tout » m'occuper de Guillaume, car ses années » de jeunesse sont bien précieuses pour » son avenir. »

« 31 décembre 1853.

» Rien à Arthur de La Meslaie.

» Que Guillaume me fait de peine ! »

« 18 janvier 1854.

« Guillaume a aujourd'hui dix-sept ans, » et pas plus de raison qu'à onze !

» Mon Dieu, changez son cœur... »

« 24 avril 1854.

» L'examen !...

» Et Guillaume n'a pas réussi...

» Depuis la mort du père, je n'ai pas eu
» une peine qui ressemblât à cette peine ! »

« 14 juin 1854.

» Guillaume entre chez le serrurier Mi-
» gnard, rue de la Michodière.

» Mon Dieu, affermissez-le dans ses bon-
» nes résolutions ! »

« 2 novembre 1854.

» Guillaume avait congé, et il n'est pas
» venu pour le cimetière...

» Que cette indifférence me fait peur ! »

« 31 décembre 1854.

» Trente francs cette année à Arthur de
» La Meslaie : cela complète cent cinquante
» francs.

» Je n'avais rien versé depuis janvier
» 1849. »

« 9 février 1855.

» Dimanche !

» Et il ne vient pas encore...

» Voilà quatre grands mois qu'il n'a mis
» le pied à la Jolinette.

» Oh ! Guillaume... Guillaume...

« 12 juillet 1855.

» Guillaume est venu tous les dimanches
» pour avoir de l'argent. Je lui en ai refusé
» hier, et ce matin les trente francs que
» j'avais amassés, sou à sou, pour repren-
» dre ma croix, toujours engagée depuis
» 1851, avaient disparu...

» Oh ! mon Dieu, quelle douleur !

» Et la croix est vendue...

» Mon Dieu, je donnerais dix croix, je
» me donnerais moi-même pour sauver le
» frère du déshonneur... Mon Dieu, prenez
» ma vie et donnez-lui l'amour du bien... »

Ces lignes étaient les dernières.

C'était le 14 août de cette même année 1855, que Guillaume Lambriquet lisait le testament dans la solitude de la Fosse-Bazin...

— Pauvre sœur ! pauvre sœur ! dit sourdement Guillaume, plus pâle que le papier qu'il froissait dans ses mains ; pauvre sœur !...

Et il se laissa glisser du roc couvert de mousse sur lequel il s'était assis; il tomba à deux genoux...

Il murmurait : Sœur, sœur, pardon!...

Il reprit cependant la feuille qui lui avait échappé des mains, et son regard tomba sur ce dernier mot de Pierre Lambriquet :

« Méchants, tremblez et songez, avant de » faire le mal, qu'il vous faudra treize ans » et plus de souffrances et de larmes pour » racheter un instant d'égarement... »

— C'en est fait! cria Guillaume à pleine voix; je brise avec le mal... Le vice m'a conduit à l'infamie... Ah! combien d'instants d'égarement ai-je déjà à racheter!

Il se leva pour courir à la Jolinette, et se prosterner aux pieds de l'ange dont il avait méconnu le dévouement et l'amour...

Mais, en se levant, ses yeux se portèrent machinalement sur la première page du testament du vieux Claude.

Il ne vit que la date : 14 août...

— 14 août! dit-il; c'est aujourd'hui encore le 14 août... Thérèse!... Mon Dieu! Thérèse... Ah! si j'allais avoir à ajouter des lignes aux lignes de la sœur, du père et de l'aïeul, et que ces lignes disent à la date du 14 août : J'ai tué ma sœur, mon amie, ma mère... Mon Dieu! sauvez Thérèse du désespoir... Ah! faites qu'elle dorme jusqu'à mon retour à la Jolinette, qu'elle ne s'éveille que dans les bras du frère!

Guillaume, plaçant en toute hâte sur son cœur le papier et le livret, le testament et l'héritage, prit entre ses mains le coffret resté vide, et remonta le ravin en courant.

Il continua à courir jusqu'au sentier de la Jolinette.

Dans le sentier, il s'arrêta; il avait peur...

Ah! si Thérèse s'était éveillée, si elle avait appelé le frère, si elle s'était levée,

si elle était entrée dans la chambre de Geneviève...

— Mon Dieu, faites qu'elle dorme encore, faites qu'elle ne s'éveille que dans les bras du frère! répétait-il avec des sanglots dans la voix, et en élevant vers le ciel, pour la première fois de sa vie peut-être, des mains suppliantes.

Il fallait entrer pourtant;

Il entra.

Le plus profond silence régnait à la Jolinette.

Sans oser pénétrer dans la chambre de la bonne fille, il appela : Thérèse! Thérèse!...

Thérèse ne répondit pas...

— Elle dort peut-être, dit-il à voix basse.

Mais ce mot : elle dort, qu'il venait de prononcer lui-même, lui fit sur l'esprit et le cœur une impression étrange : quand il était enfant, et que Thérèse lui parlait de sa mère, elle lui disait : Chère maman

dort... Ce souvenir d'enfance lui revint en ce moment suprême, et lui apporta une indicible angoisse. Il vit se dresser devant ses yeux la date du testament du vieux Claude, et après les lignes de la sœur un mot tracé de sa main, à lui, Guillaume, avec cette date : 14 août;... et ce mot : elle dort !

Après avoir hésité longtemps à la porte de la chambre de Thérèse, il poussa cette porte.

Thérèse n'était pas dans sa chambre...

Thérèse s'était donc éveillée, avait appelé le frère, s'était levée, était allée dans la chambre de Geneviève, et... elle dormait peut-être...

Il s'élança dans la chambre de douleur, et poussa un long cri d'effroi en tombant à genoux...

Thérèse était étendue, inanimée, auprès du tiroir entr'ouvert...

XVII

Quand Thérèse revint à elle, après plusieurs heures d'évanouissement, elle se retrouva dans les bras du frère.

— Guillaume, dit la jeune fille, laisse-moi mourir... J'ai offert ma vie à Dieu pour qu'il changeât ton cœur ! Je bénis Dieu, car tes larmes me disent qu'il a exaucé ma prière...

— Non, sœur, tu vivras, pour que nous partagions l'héritage...

— Oh ! ce serait trop de bonheur !

— Le bonheur est pour les anges, Thérèse, et tu es un ange sur la terre...

. . . .

Thérèse fut deux jours entre la vie et la mort...

Le matin du troisième jour, on put dire enfin : Elle est sauvée !

L'âme du frère aussi était sauvée.

. . . .

Quand Thérèse fut entièrement rétablie, Guillaume retourna à l'atelier; mais en vain les camarades cherchèrent en lui le joyeux compagnon d'autrefois.

Ceux dont il avait partagé les débauches lui demandèrent l'explication de ce soudain et étrange changement.

— J'étais pauvre, dit-il avec simplicité, et je suis devenu riche; j'ai recueilli l'héritage de mon père.

— Raison de plus, donc. Laisse-là l'atelier. Viens avec nous et jouissons de la vie.

— Je craindrais de perdre mon trésor, mon héritage...

Cet héritage? La vertu et l'honneur!. .

. . . .

. . . .

Inutile de dire que Guillaume ayant uni ses efforts à ceux de Thérèse, l'œuvre du père fut en peu de temps achevée, et que le frère et la sœur se purent dirent bientôt

les propriétaires légitimes de la Jolinette.

Ils le sont encore.

La Jolinette tant aimée du père, tant aimée de l'aïeul, est soignée et parée par les orphelins comme une fille chérie. Voilà pourquoi, si vous allez à Fontenay, vous la verrez si proprette et si gentille.

Thérèse n'a jamais quitté le frère. Elle est sa mère toujours.

Guillaume s'est marié, et il a un fils au berceau encore, Petit-Pierre.

Thérèse se dit l'aïeule de l'enfant, qu'elle aime à l'égal du frère.

Chaque dimanche, le frère et la sœur relisent le testament, auquel Guillaume a ajouté à la date du 14 août 1855 :

« J'ai péché contre Dieu et ma mère !

» La paresse mène au vice, et le vice à » l'infamie... »

A la même date, mais de l'écriture de la sœur :

« Le repentir est frère de l'innocence... »

Quand Thérèse et Guillaume ont lu, ils font toucher le testament du père et de l'aïeul aux lèvres de l'enfant, et ils disent :

— Pierre Lambriquet, voilà ton héritage... Ces quelques lignes t'apprendront que le bonheur sur la terre ne se peut trouver que dans l'honneur et la vertu...

— FIN —

Limoges. — Imp. E. Ardant et Ce.

